

Recherches sur l'occupation d'*Althiburos* (région du Kef, Tunisie) et de ses environs à l'époque numide

NABIL KALLALA

Institut National du Patrimoine de Tunisie
4 Place du Château, T-1008 Tunis
nabil.kallala@palnet.tn

JOAN SANMARTÍ

Universitat de Barcelona. Facultat de Geografia i Història
Departament de Prehistòria, Història Antiga i Arqueologia
C/ de Montalegre 6-8, E-08001 Barcelona
sanmarti@ub.edu

M. CARME BELARTE

Investigadora ICREA
Institut Català d'Arqueologia Clàssica
Pl. Rovellat s/n, E-43003 Tarragona
cbelarte@icac.net

JOAN RAMON

Consell Insular d'Eivissa
Av. d'Espanya 49, planta 3, E-07800 Eivissa (Illes Balears)
joan_ramon@telefonica.net

RAMÓN ÁLVAREZ

MONCEF BEN MOUSSA

SLIM BECHRIFIIA

XAVIER BERMÚDEZ

JORDI CAMPILLO

NAJOUA CHEBBI

THAÏS FADRIQUE

RAFEL JORNET

DANIEL LÓPEZ

ZAKIA BEL HAJ NASR LOUM

BOUTHÉINA MARAOUI

SOUAD MINIAOUI

JAUME NOGUERA

JOSEP MARIA PUCHE

VÍCTOR REVILLA

NÚRIA TARRADELL

MOUNIR TORCHANI

SÍLVIA VALENZUELA

Le développement du projet de recherche sur la formation de l'état numide durant les années 2006-2007 a révélé l'existence à *Althiburos* d'un habitat préromain d'extension considérable (plus de 4 ha), remontant au moins au VI^e s. av. J.-C. La prospection du territoire environnant a montré aussi l'existence de plusieurs sites numides de moindre dimensions, ainsi que quelques structures funéraires de la même époque et une cinquantaine de dolmens dont la datation (Bronze Final ?) reste méconnue. Les données obtenues permettent de situer au VI^e s. av. J.-C., ou même avant, l'amorce du procès de complexification sociale conduisant à la formation des royaumes numides.

MOTS CLÉS

NUMIDIE, PROTOHISTOIRE NORD-AFRICAINE, COMPLEXITÉ SOCIALE, INTERACTION COLONIALE, URBANISME, ARCHÉOLOGIE DE LA MORT.

El desenvolupament durant els anys 2006-2007 del projecte de recerca sobre la formació de l'Estat nùmid ha revelat l'existència a *Althiburos* d'un hàbitat preromà d'extensió considerable (almenys 4 ha), l'origen del qual remunta com a mínim al segle VI aC. La prospecció del territori adjacent ha mostrat l'existència de diversos jaciments nùmides de dimensions més reduïdes, d'algunes estructures funeràries de la mateixa època i d'una cinquantena de dòlmens, la datació dels quals (tal vegada del Bronze final) roman encara incerta. Les dades obtingudes permeten situar en el segle VI aC, o fins i tot abans, l'inici del procés de complexificació social que va conduir a la formació dels regnes nùmides.

PARAULES CLAU

NUMÍDIA, PROTOHISTÒRIA NORD-AFRICANA, COMPLEXITAT SOCIAL, INTERACCIÓ COLONIAL, URBANISME, ARQUEOLOGIA DE LA MORT.

1. Introduction

Tel qu'on l'a souvent remarqué, l'état de la recherche archéologique sur les populations de l'Afrique du Nord préromaine est encore disparate. En effet, si les recherches ont porté jusqu'ici sur l'archéologie funéraire, relativement développées (Camps, 1961), sur certains monuments singuliers (Ferchiou, 1991 ; Rakob, 1979 ; Rakob, 1983), et enfin, sur l'épigraphie – même si elle est souvent difficile à exploiter du point de vue historique –¹ les connaissances sur les sites d'habitat et sur les formes d'occupation du territoire – une documentation d'importance cruciale pour la connaissance de toute société – restent encore très pauvres.

Cette situation est due, en partie, au fait que les niveaux d'habitation d'époque numide sont généralement couverts par les restes de phases d'occupation d'époque romaine. Cela est fort clair pour un grand nombre de villes, comme l'attestent les informations historiques, épigraphiques et aussi archéologiques, bien que souvent de façon très limitée.

1. Elle en a permis cependant une certaine approche des formes d'organisation politique et administrative (Ghaki, 1993) et de quelques aspects de la vie religieuse (Ghaki, Khanoussi, 1995).

De fait, un passé urbain d'époque préromaine semble évident pour des sites comme *Volubilis*, Cherchel (*Caesarea*), Constantine (*Cirta*), Le Kef (*Sicca Veneria*), Chimtou (*Simithus*), *Bulla Regia*, *Thugga*, *Mactaris*, Hr ed-Douâmis (*Uchi Maius*) et bien d'autres encore (Ghaki, 1999 : 11-12 ; Ghaki, 2002). Cette superposition est également documentée dans des sites de moindre importance, par exemple à Sidi Zid et à Sidi Ahmed Rouigged, dans la vallée de *Segermes* (Lund, Berg Nielsen, 2000 : 1207-1208). Il s'avère donc difficile de fouiller de grands gisements d'habitat « purement » numides, sans les entraves dérivées de la présence des couches d'époque romaine et/ou punique. De plus, le nombre de fouilles qui ont atteint les niveaux inférieurs des villes numides est très petit, et elles se réduisent le plus souvent à des sondages ou à des petits secteurs. On comprend aisément dans ces conditions les difficultés énormes que pose encore de nos jours une analyse de la société et de l'économie numides fondée sur la documentation archéologique. De même, cela va sans dire, l'absence de séquences stratigraphiques bien identifiées explique l'état de nos connaissances, très limité, sur la culture matérielle meuble des Numides.

Aussi, sommes-nous réduits pour la compréhension de l'histoire des Numides, dans une large mesure, aux sources littéraires. Or, si celles-ci sont nombreuses pour les III^e-I^{er} siècles avant notre ère, à cause de l'importance du rôle joué par les Numides dans les grands événements politiques et militaires de cette période en Afrique du Nord, elles sont avares de renseignements pour l'époque précédente. L'image qui s'en dégage pour les trois derniers siècles avant notre ère est celle de groupes humains fort développés du point de vue socio-culturel : des sociétés stratifiées, organisées en royaume ; une population importante, qui a été en mesure de fournir des contingents militaires considérables aux grandes puissances de l'époque ; des formes complexes d'occupation du territoire, comportant l'existence de nombreuses villes, mais aussi des localités de moindre importance, et une population dispersée dans les campagnes et des habitats fortifiés, dont l'existence est aussi attestée par l'archéologie (Lund, Berg Nielsen, 2000 : 1207 ; Ferchiou, 1990). On retrouve là les caractéristiques propres des sociétés complexes, qu'il faudrait toutefois préciser à partir d'une documentation archéologique plus large et de qualité. Cela dit, le problème historique le plus intéressant consiste à notre avis à comprendre comment ces sociétés complexes s'étaient-elles formées, quel en fut le rôle des facteurs extérieurs – surtout dans leurs rapports avec le monde punique –, et quelle en était la part du processus endogène, fondé sur la croissance démographique et les mutations technologiques.

C'est justement pour essayer d'apporter des réponses à ces questions que l'Institut National du Patrimoine de Tunisie (INP) et l'Université de Barcelone (à travers le Grup de Recerca d'Arqueologia Clàssica, Protohistòrica i Egípcia) ont mis en place le projet de recherche *Évolution sociale et formation de l'état numide: les populations autochtones de la région de Sicca Veneria (Le Kef, Tunisie) et ses rapports avec la civilisation phénico-punique. Prospections et fouilles archéologiques à Althiburos*, dirigé par deux d'entre nous (NK et JS). Le projet bénéficie du soutien logistique de l'INP et financier de la Generalitat de Catalunya (Proyecto 2006EXCA-VA00011) et du Ministère Espagnol des Enseignements et des Sciences (*Proyecto HUM2006-03432/HIST*), ainsi que de la collaboration de l'Institut Català d'Arqueologia Clàssica (ICAC).

Les objectifs du projet sont donc d'obtenir une documentation solide sur les sujets qui résident au coeur même de toute reconstruction de la vie sociale et de son évolution : la densité de la population, la technologie, l'activité économique et son intensification, la division du travail et les niveaux d'intégration sociopolitique. Il s'agit certes d'un programme ambitieux, qui impose à la fois la prospection systématique de la ville et du territoire, la fouille de plusieurs sites préromains et, naturellement, l'utilisation des différentes techniques et analyses qui permettent de reconstituer le paléoenvironnement et le schéma de la gestion des ressources économiques. Pour ce faire, notre équipe comprend non seulement des archéologues au sens strict du terme, mais aussi des spécialistes en systèmes d'information géographique, en paléobotanique, en paléozoologie et en anthropologie physique. En outre, et pour assurer une bonne lecture du paysage, nous avons dû réaliser une nouvelle topographie de la vallée d'*Althiburos* au 1 : 5000e (fig. 2) et une topographie détaillée de la zone urbaine au 1 : 2 000e (fig. 3) (réalisées par l'unité de documentation graphique de l'ICAC). L'équipe comprend, enfin, des épigraphistes et des numismates.

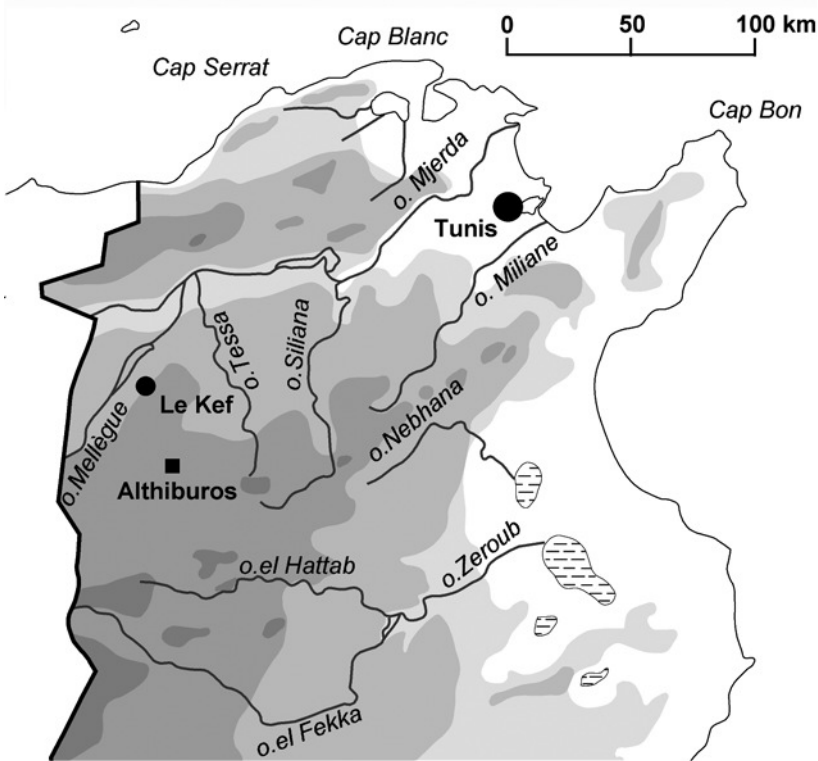


Fig. 1. Carte de la Tunisie septentrionale indiquant la situation du site d'*Althiburos*.

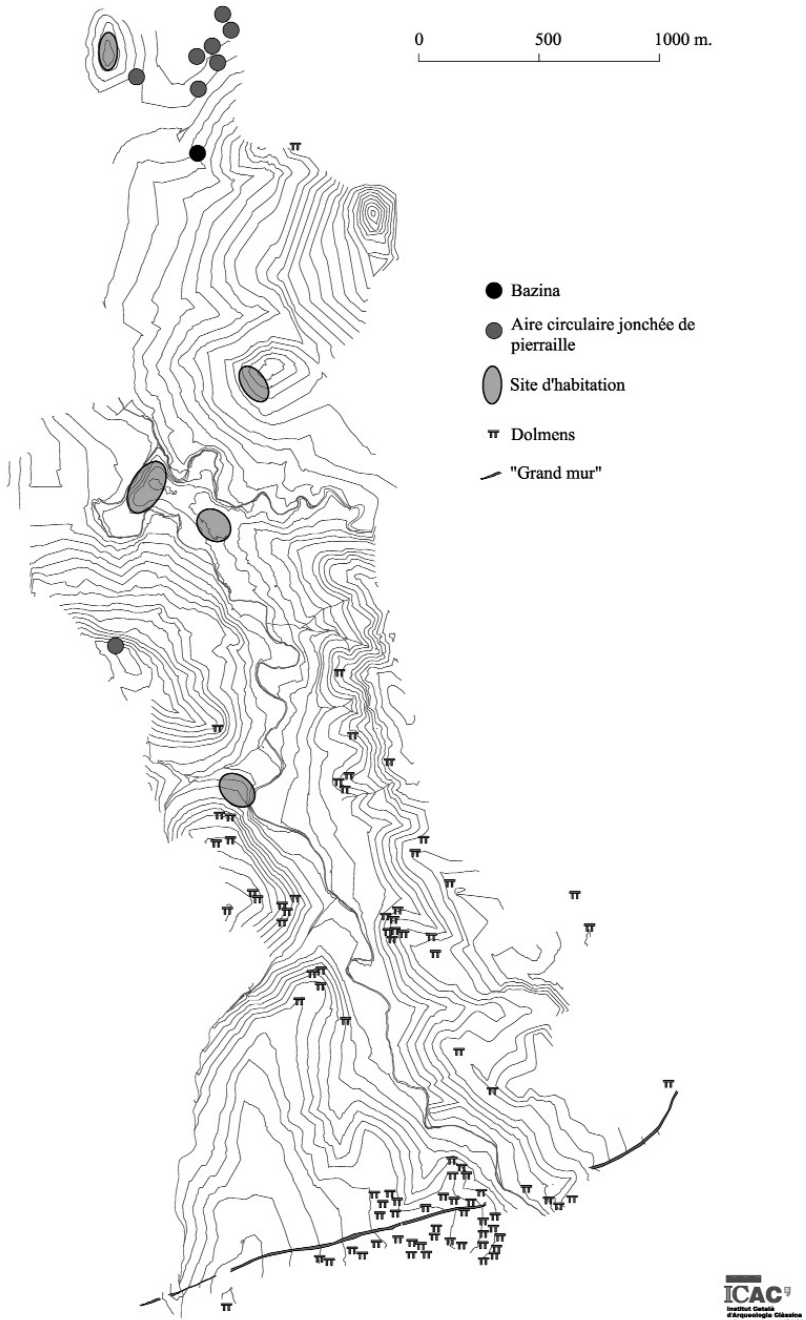


Fig. 2. Topographie de la vallée d'*Althiburos*, indiquant les sites connus après la campagne de 2007.



Fig. 3. Topographie de la ville d'*Althiburos*, indiquant la situation des monuments les plus importants. Grand bâtiment (1) ; Arc de triomphe (2) ; Maison des *Asclepieia* (3) ; Forum (4) ; Capitole (5) ; Théâtre (6) ; Nécropole SE (7).

2. Le site d'*Althiburos*

Le site numide et romain d'*Althiburos* (l'actuelle el Médéina) se trouve à l'intérieur de la Tunisie du N-O, à environ 215 km au S-O de Tunis, à 45 km au S du Kef, l'antique *Sicca Veneria*, et à une trentaine de km de la frontière algérienne (fig. 1). Il occupe une situation privilégiée, sur un plateau nettement délimité par les cours de l'oued el Médéina, qui le traverse au N, et l'oued Sidi Baraket, qui le longe au S (fig. 2). Il bénéficie, de la sorte,

à la fois d'une bonne situation défensive et d'abondantes ressources en eau, à la portée. En outre, le site est entouré de sept sources; toutes pérennes, servant tant à l'irrigation qu'à l'eau potable. Dans son ensemble, il est protégé par sept collines rocheuses qui pourvoient la ville, en plus, de carrières de pierre calcaire d'excellente qualité. Rapidement, la ville saura tirer profit de sa situation sur la voie Carthage-*Theveste* et des grandes plaines céréalières alentour.

Depuis la fin du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle, des fouilles entreprises par Alfred Merlin ont permis de dégager un large secteur de la partie centrale de la ville (fig. 3) et quelques maisons périphériques (Merlin, 1913). Bien plus tard, au début des années 60, Mongi Bouloudhnine a également mis au jour une grande villa périurbaine, l'édifice des *Asdepieia* (Ennaïfer, 1976).

Le choix d'*Althiburos* et de sa région pour la réalisation de ce projet se comprend aisément si l'on tient compte de l'existence de plusieurs indices qui conduisent à y supposer une présence humaine appréciable à l'époque numide. À *Althiburos* même, plusieurs inscriptions libyques, puniques, néopuniques et bilingues (en néopunique et en latin), ainsi que des stèles ornées du signe dit de Tanit et un *naïskos* de type punique, témoignent de l'existence de la ville dès le II^e s. av. J.-C., au moins, avec des institutions politiques développées, très influencées par le modèle carthaginois – sans se départir toutefois du substrat libyque – et de la présence de l'important culte de Ba'al Hammon. En effet, l'une des inscriptions néopuniques, datée de la fin du I^{er} siècle, mentionne, outre des institutions de type nettement punique (Ennaïfer, 1976 : 27-28), un collège de trois suffètes² dont le nombre a été interprété comme un souvenir des traditions administratives autochtones (Lévêque, 1999 : 155). Ajoutons encore l'existence, aussi bien aux abords immédiats de la ville que dans le territoire attenant, de nombreuses structures funéraires, mal datées mais pouvant souvent remonter à la période numide, ainsi qu'un sanctuaire de tradition punique à Aïn Barchouch, qui a livré dix-huit stèles (Krandel-Ben Younès, 2002 : 215-217). Enfin, les prospections préalables de l'un des membres de notre équipe (NK) à *Althiburos* même et dans d'autres sites des environs avaient déjà révélé la présence de céramiques modelées et de stèles datables du premier millénaire avant l'ère chrétienne.

Bien qu'au cours des deux campagnes de travail nous ayons réuni une masse de documentation importante, qui concerne la période comprise entre le VI^e s. av. J.-C. et le début de la période médiévale, nous nous bornerons dans cet article à la présentation des résultats les plus marquants de la période numide.

2. D'habitude, on a affaire à deux suffètes seulement dans les *civitates* (Poinssot, 1959-1960 : carte, fig. 16 ; Poinssot, 1942 : 128 et suiv.).



Fig. 4. Vue du capitole. À droite, la zone de fouille 2 et le *naïskos*.

2. La fouille au centre urbain

Certains des témoignages concernant cette période – notamment le *naïskos* et, probablement, l'inscription punique –, ont été trouvés dans la zone monumentale, au cœur de la ville, preuve, s'il en est, de la continuité des fonctions politiques, administratives et religieuses dans ce secteur. D'où l'opportunité d'y entreprendre des fouilles pour essayer d'en retrouver la configuration et le schéma. Nous y invitait aussi le fait que les fouilles de la fin du XIX^e-début du XX^e siècles avaient atteint les niveaux de circulation du Haut-Empire, ce qui avait permis de penser – à tort, on le verra – que les couches médiévales, byzantines, vandales et du Bas-Empire avaient complètement disparu sur tout ce secteur du site, et que cela y faciliterait la réalisation de fouilles en profondeur. Ajoutons encore que le fait que la structure du capitole n'est pas canonique, et que certains murs qui en font partie ou qui lui sont attenants sont désaxés par rapport au forum, nous autorisait à supposer à l'existence de bâtiment(s) religieux plus ancien(s) au(x)quel(s) le temple capitolin se serait adapté. Toutes ces raisons nous ont amenés donc à effectuer des fouilles en profondeur dans le secteur central de la ville, précisément dans deux zones, proches l'une de l'autre, mais distinctes, de part et d'autre du capitole (zone 1 au S et zone 2 au N) (fig. 4 et 6).

Fig. 5. Le *naiskos*.

2.1. La fouille de la zone 1

La fouille de la zone 1 a été effectuée dans l'aile SE du capitol, immédiatement à l'extérieur du bâtiment, sur un espace rectangulaire de 8 x 12 m. Tout ce secteur avait été dégagé lors des campagnes de la fin XIX^e-début XX^e siècle, jusqu'au niveau des fondations du mur extérieur du capitol, qui sont de nos jours parfaitement visibles.

Les résultats les plus intéressants, en ce qui concerne la période préromaine sont fournis par la fouille de la petite salle à plan quadrangulaire, de 4 x 4,20 m, adjacente à la *cella* du capitol (fig. 6, S1). On y a documenté, sous un dallage d'époque tardive (SL160003) et d'une couche datable de la première moitié du II^e s. (US160002), les restes d'un mur de tracé NO-SE, formé d'un solin de 0,50 m de largeur, fait de moellons et de cailloux liés à la terre, et d'une élévation en terre crue, dont une partie, sur une épaisseur moyenne de 0,15 m, était préservée (MR160032). Plusieurs couches se sont formées contre ce mur sur

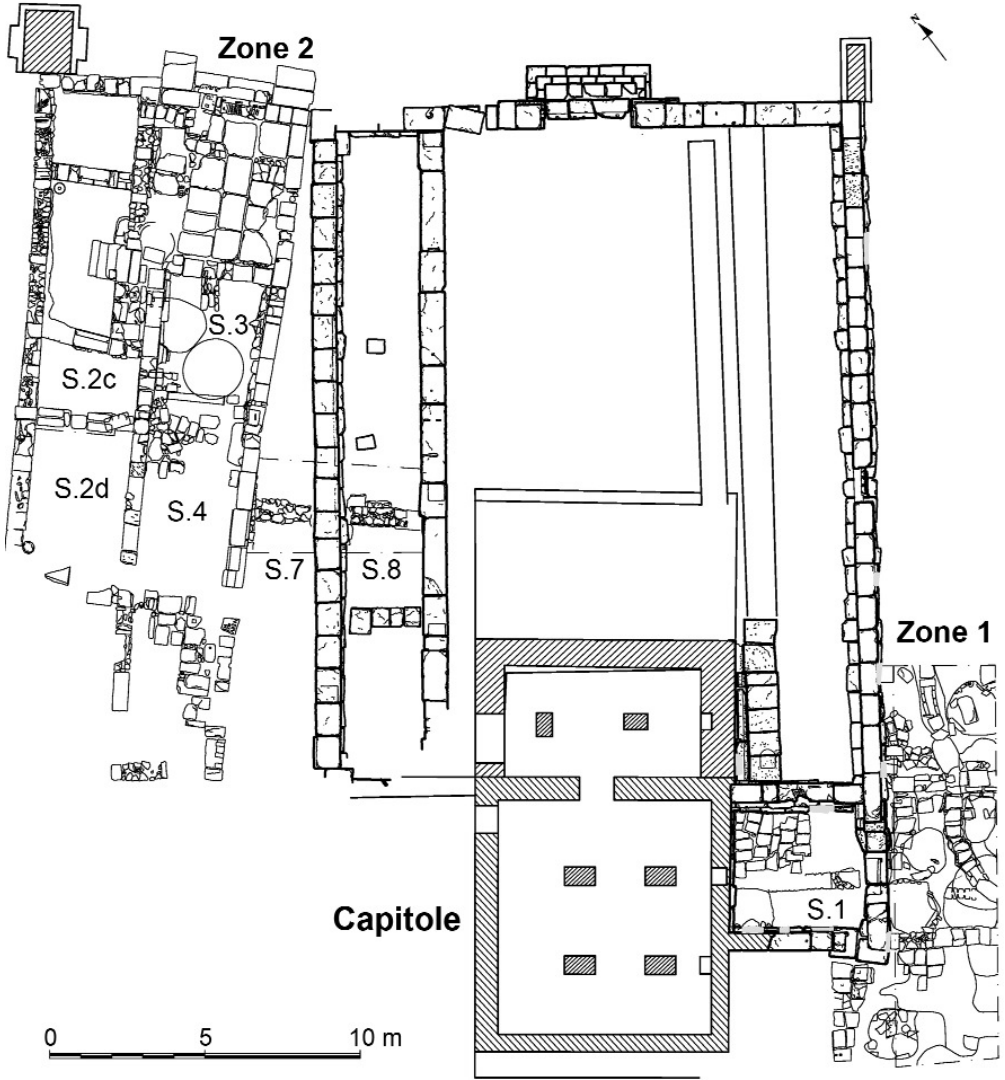


Fig. 6. Plan du capitole et des zones de fouille. État juillet 2007.

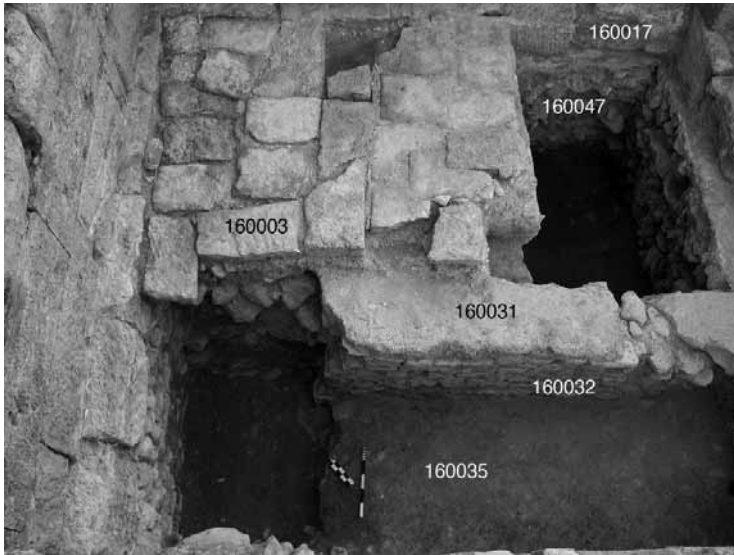


Fig. 7. Vue de la fouille du secteur 1 de la zone 1.

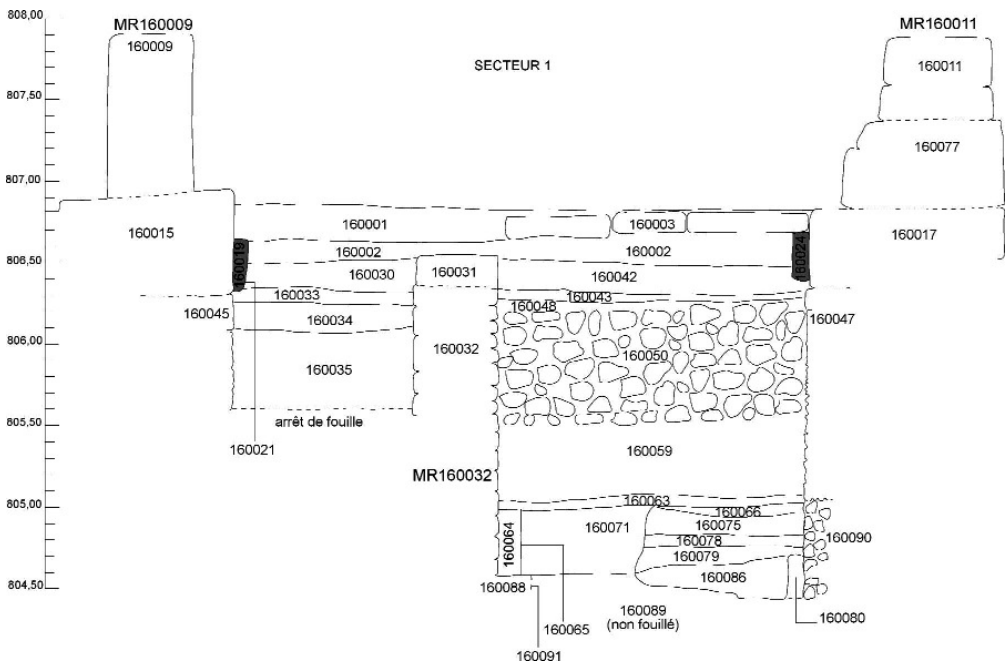


Fig. 8. Coupe du secteur 1 de la zone 1.

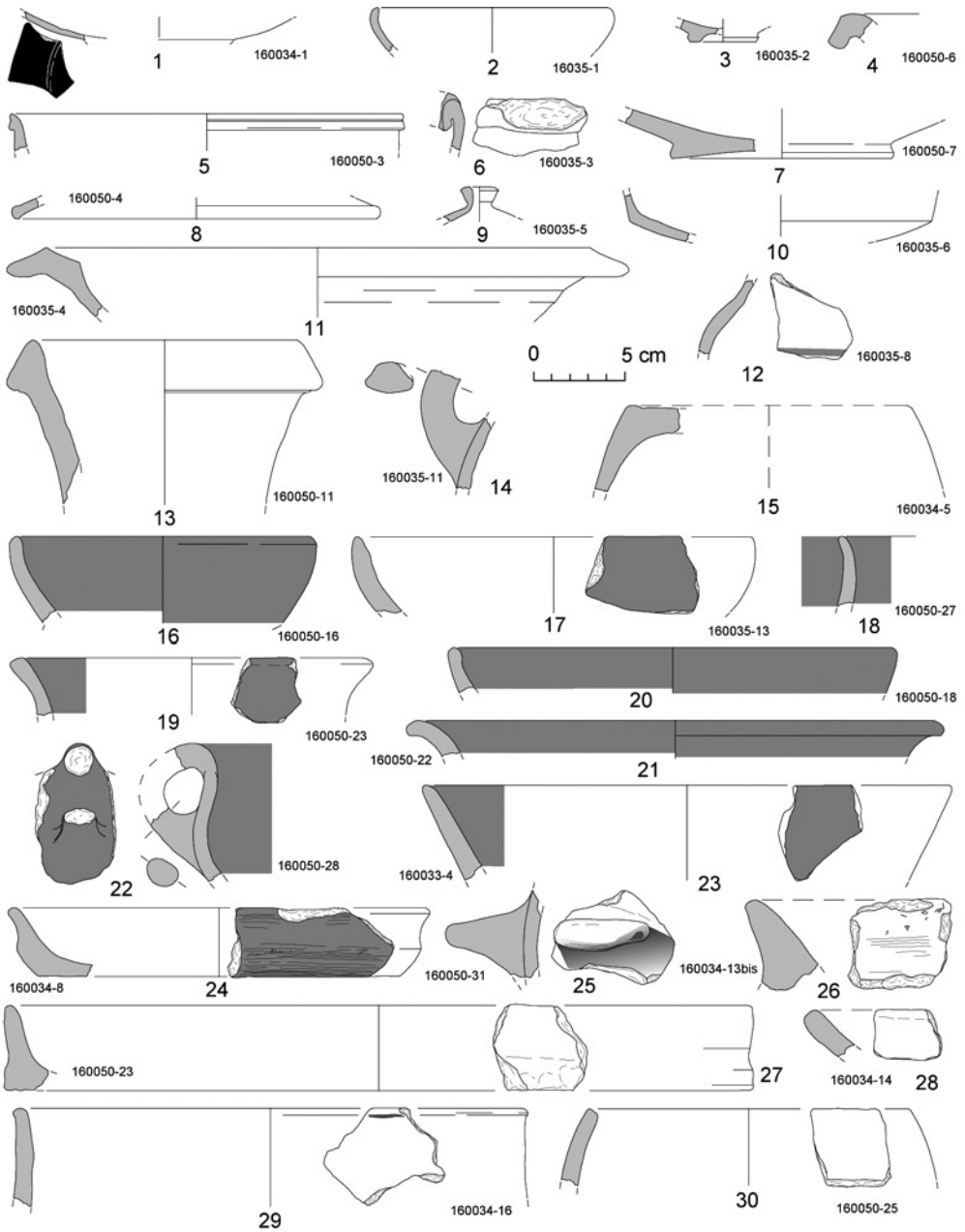


Fig. 12. Céramiques d'importation (1-5) et numides (16-30) provenant des niveaux de la zone 1 datables entre la moitié du II^e et la moitié du I^{er} s. av. J.-C.

une profondeur d'au moins 1,10 m. Il s'agit, au SO, des US 160030, 160033, 160034 et 160035 ; au NO, des US 160042, 160043, 160048, 160050, 160059 et 160063. Quelques-unes de ces couches ont l'aspect de sols d'occupation. C'est surtout le cas de l'US 160063 et, très particulièrement, de l'US 160048, au-dessus de laquelle se trouve un foyer à plan irrégulier (FY160049), formé par une couche d'argile rubéfiée et noirâtre de 0,32 x 0,36 m (fig. 14, 7). La nature de cette occupation n'est pas facile à préciser, étant donné la petite surface fouillée, mais l'aspect général des couches et la présence du foyer permettent de supposer qu'elle avait une vocation domestique.

Toute cette stratification a donné un matériel céramique homogène datant, à coup sûr, de l'époque préimpériale et même, très probablement, d'avant la création de l'*Africa nova*. Notons d'abord l'absence totale de céramique sigillée (hormis un fragment incontestablement intrusif de l'US 160035) et de tout autre matériel d'époque impériale. Par contre, on y atteste la présence de céramique à vernis noir de production punique (fig. 9, 1), un fragment de céramique campanienne A tardive, d'autres céramiques à vernis noir d'imitation (dont un fragment de bord forme Lamb. 27 de la couche 160035) (fig. 9, 2-3), un fragment de lampe républicaine ornée de globules et de plusieurs vases en céramique punique africaine (fig. 9, 4-12), parfois à décor peint. Quant aux amphores, il y a surtout des fragments de production punique africaine (fig. 9, 14-15) – dont un bord T4.2.1.5., datable du IV^e s. av. J.-C. (fig. 9, 15) –, d'amphore italique, moins nombreux – dont la seule forme est un bord de type Dressel 1A, datable à partir de la moitié du II^e s. av. J.-C. (fig. 9, 13) – ainsi que quelques fragments d'amphores d'Apulie. En général, la céramique commune et les amphores puniques africaines y sont très abondantes, mais le matériel dominant est constitué par les céramiques modelées, couvertes d'engobe rouge (fig. 9, 16-24) ou pas (fig. 9, 25-30). Même si le fragment de bord T4.2.1.5. indique que ce secteur était déjà vraisemblablement occupé dès le IV^e s. av. J.-C., la présence de fragments d'amphores puniques tardives, ainsi que l'aspect de la céramique à vernis noir, mais aussi le fragment de bord d'amphore italique Dressel 1A, font dater ces niveaux probablement entre la fin du II^e – et la première moitié du I^{er} s. av. J.-C.

Dans le reste de la zone 1 les fouilles n'ont pas encore atteint les niveaux numides, mais plusieurs fosses tardives situées dans le sondage à l'extérieur du capitole ont permis de révéler leur existence, notamment à partir de la présence de plusieurs murs, visibles au niveau des fonds des fosses, dont la technique de construction à base de petits moellons est semblable à celle du mur MR160032. Tous ces murs ont par ailleurs la même orientation, et auraient pu faire partie d'un même ensemble architectural.

2.2. La fouille de la zone 2

La zone 2 jouxte le NO du capitole, elle se caractérise par une extrême complexité stratigraphique et structurelle, conséquence normale d'une occupation continue durant au



Fig. 10. Vue de la fouille du secteur 3-4 de la zone 1.

moins un millénaire. Nous nous bornerons dans cet article à l'analyse des niveaux d'époque numide, qui apparaissent souvent immédiatement au-dessous de couches tardives datant des ^v^e-^{vi}^e siècles : c'est dire que certains niveaux du Bas-Empire et ceux du Haut-Empire, et même, parfois, de l'époque numide tardive ont été presque systématiquement éliminés par l'installation des habitations de la phase finale de l'occupation du site. Dans l'ensemble, on peut affirmer que la fouille de ce secteur a fourni des données extrêmement importantes sur l'époque numide à *Althiburos*, grâce à une séquence stratigraphique qui couvre toute la période comprise entre le ^{vi}^e et le ⁱ^{er} siècles av. J.-C. Ces données révèlent des aspects très divers : typologie des céramiques numides, nature et volume des importations, techniques de construction, activités de production (la fouille ayant livré des témoignages solides sur la métallurgie du fer et un grand nombre de restes archéo-

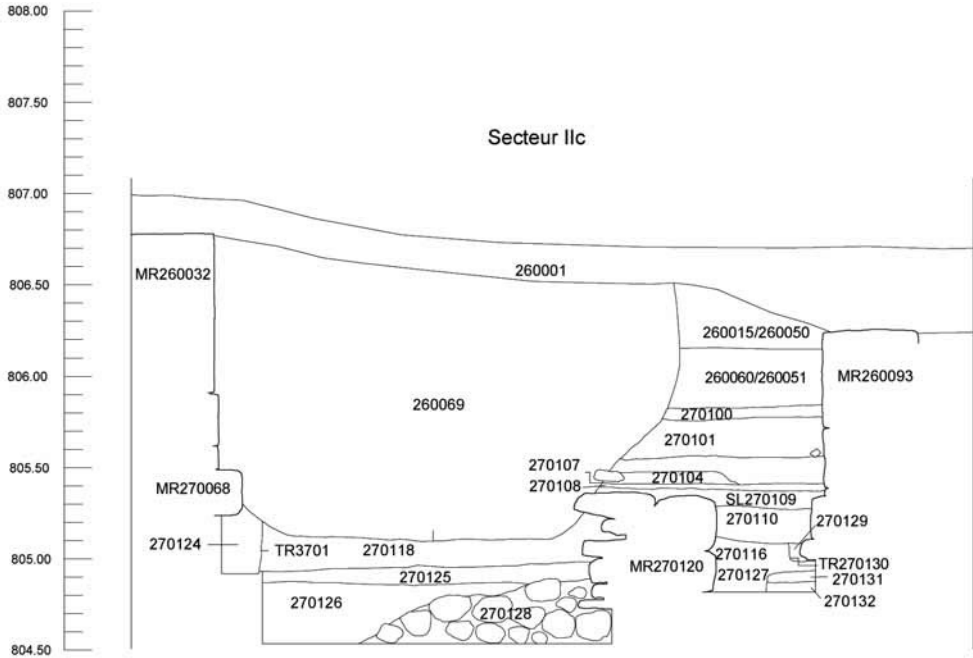


Fig. 11. Coupe du secteur IIc de la zone 2.

biologiques). La compréhension globale du secteur et de son histoire est toutefois entravée par deux facteurs importants. D'une part, la présence des bâtiments romains et tardo-antiques, qui imposent la fragmentation de la fouille en « secteurs » dont l'extension est déterminée par ces constructions. D'autre part, et surtout, par plusieurs fosses profondes (certaines sont probablement des silos), creusées à des époques diverses – médiévale (FS260157-1, FS260157-2 et FS260068), tardo-antique (FS270008) et numide tardive (FS270032) –, qui ont détruit une partie considérable de la sédimentation formée à l'époque numide (probablement aussi des murs) et empêchent parfois de comprendre clairement les rapports entre les niveaux et structures conservés. Ces creusements ont comporté la disparition d'une partie importante de la stratigraphie du secteur III et presque la moitié de celle qui s'était formée dans le secteur 2c.

Les niveaux numides les plus anciens – non encore fouillés – ont été découverts dans les secteurs 3-4a (US 270059) et, immédiatement au NO, 2c (US 270128). Ces deux couches – probablement une seule à l'origine – sont formées par un amas de pierres de moyenne et petite dimensions et de l'argile orange ; elles contiennent de nombreux restes de faune et de céramique, exclusivement modelée. Leur étiologie reste à déterminer, mais leur nature nous invite à nous demander s'il ne s'agissait pas du résultat de l'écroulement d'une construction bâtie en pierre et en argile.

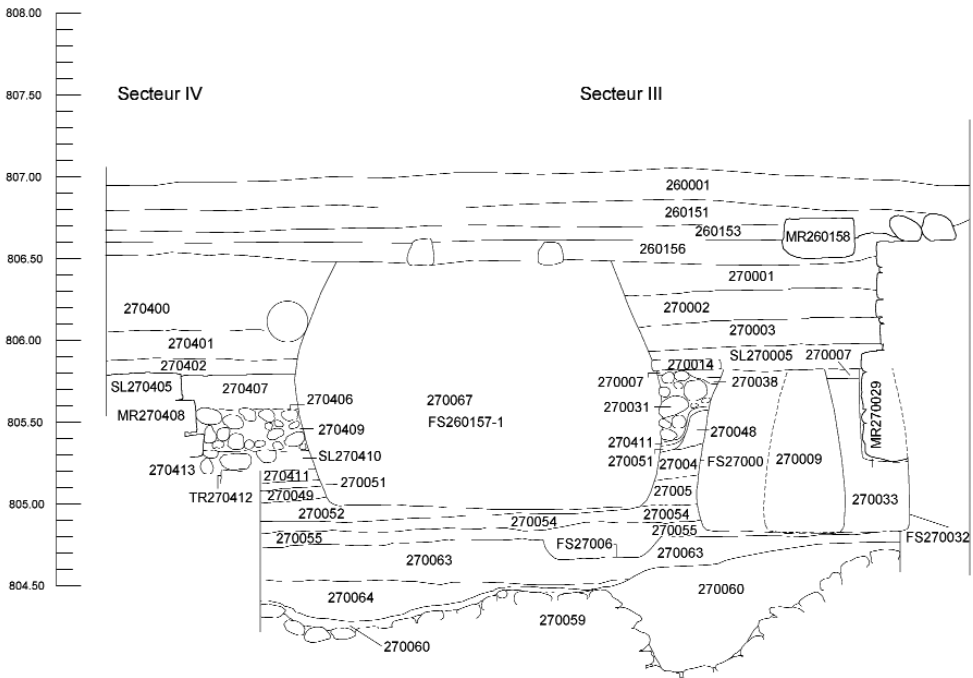


Fig. 12. Coupe du secteur III-IV de la zone 2.

Cet horizon stratigraphique est couvert par un autre, tout à fait différent, formé par une accumulation de couches, plutôt minces, de nature et aspect très similaires, qui ont donné un grand nombre de restes d'ossements, de céramiques – presque toujours modelées³ et de restes carpologiques, ce qui prouve des activités combinées sur place. Cet horizon est constitué dans le secteur 3 par les USs 270048, 270049, 270052, 270054, 270055, 270063, 270064, etc., dont l'épaisseur totale atteint 1 m, et se poursuit aussi dans le secteur 2c (USs 270110, 270116, 270117, 270118, 270125, 270126, 270127, 270131, etc.). Ces couches sont en rapport, dans le secteur 2c, avec les plus anciennes structures constructives repérées pour le moment à *Althiburos*. Il s'agit des bases des murs MR270120 et, peut-être, MR270122, qui ont été bâties en pierres demi-érodées, disposées en sec. Ces structures sont à placer dans un moment initial de cet horizon stratigraphique, dont la chronologie a été fixée au VI^e s. av. J.-C. par une datation de C14 faite à l'Université de

3. À part quelques fragments douteux, la base à pied annulaire d'un mortier avec des scories ferriques incrustées sur le fond interne (inv. 270125/1), reste le seul tesson incontestablement tourné. Malheureusement, il est difficile de le comparer avec d'autres, similaires du monde punique, car la publication de matériaux archaïques de ce genre provenant de centres importants, comme Carthage, est limité à la sélection de quelques bords, sans rendre compte, ni graphique, ni littéraire, des bases qui pourraient leur appartenir.

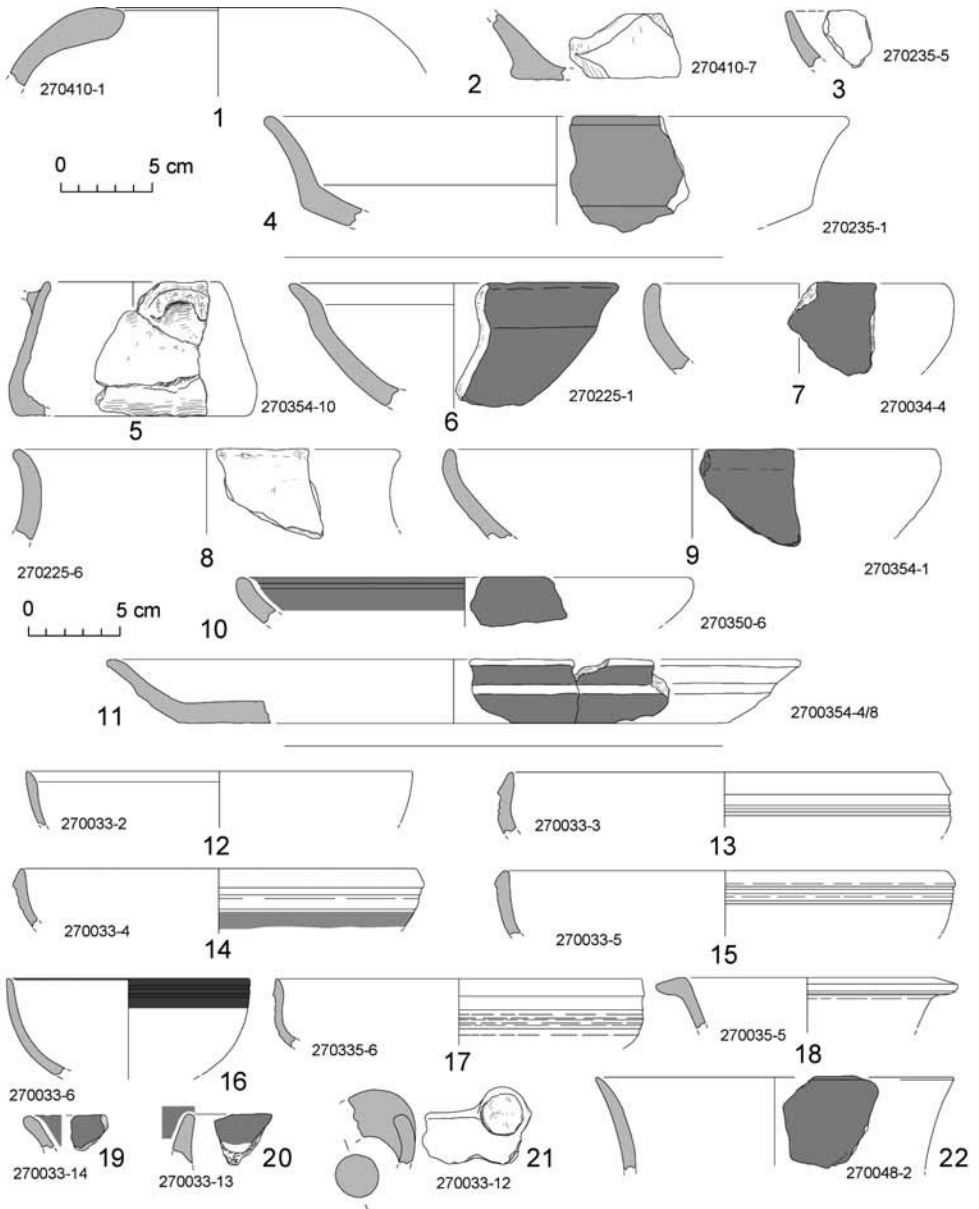


Fig. 13. Céramiques puniques (1, 12-18) et numides (2-11 et 18-22) provenant de niveaux de la zone 2 datés des IV^{e} - II^{e} (3-4), III^{e} - II^{e} (5-11) et fin II^{e} - I^{er} s. av. J.-C.

Barcelone sur des ossements de l'US 260167.⁴ Le mur MR270120, de largeur considérable (0,50-0,55 m) et de tracé légèrement curviligne, est orienté en direction NE-SO et se conserve sur une longueur de 2,10 m. Un deuxième mur, perpendiculaire à MR270120, probablement bâti suivant la même technique, semble avoir existé à la base de la fondation du mur d'époque romaine MR260080, qui sépare les secteurs 2b et 2c, mais cela reste encore à vérifier.

De chaque côté du MR270120, plusieurs couches se sont formées sans qu'il soit facile d'en déterminer le rapport avec celles du même horizon du secteur 3-4a, à cause de la dévastation provoquée par les fosses évoquées auparavant. Dans ce dernier secteur, il faut mentionner l'existence de quelques éléments structuraux très abîmés, tels qu'un possible mur (MR270056) et un petit four ou foyer (FY270024/27), en plus de quelques sols argileux superposés (US 270049, US 270055), très noircis par l'action du feu. Tous ces éléments semblent avoir fonctionné en même temps que le mur MR270120 et les niveaux qui lui sont associés.

Une donnée, particulièrement importante, issue de la fouille de ces niveaux, est la présence d'un nombre important de scories de fer dans les USs 260167/270064 (secteur 3) et US 270126 (son équivalent du secteur 2c). Elle prouve, dès le ^{vi}e s. av. J.-C., le travail *in situ* du fer, plus précisément la forge de minerai naturel, provenant de mines qui n'étaient sûrement pas lointaines.⁵ La troisième phase d'occupation de la zone 2 à l'époque numide semble – à en juger par l'état actuel de la fouille, toujours très provisoire – d'une nature différente, et en tout cas pas facile à définir. Dans le secteur 3-4a, on a documenté, de façon partielle, un creusement (US 270414) des couches USs 270048/270049, à plan plus ou moins ovale, de 3 m de longueur sur une largeur minimale de 2,30 m et une profondeur qui atteint 0,30 à 0,40 m dans la partie S. La surface obtenue par ce creusement, y compris ses parois verticales, ont reçu un enduit d'argile jaune, qui a été l'objet de réfections (SL270411 et SL270051). On peut donc supposer que cette structure faisait partie d'une construction plus complexe, dont la partie inférieure fut creusée dans le substrat anthropique précédent ; il s'agit peut-être du fond d'une cabane. Nous devons toutefois préciser que nous n'avons pas trouvé de restes des structures aériennes de cette possible construction, à cause probablement de la mécanique destructive des phases d'occupation successives.

Dans la partie N, le sol a été percé par six petits trous à peu près circulaires dont la fonction reste inconnue. Près de ce sol, on a trouvé un foyer (FY270034), constitué par un grand tajine (plat évasé de cuisson) en céramique modelée, entouré de cendres, dont le fond, pour des raisons méconnues, était amputé. Sa partie supérieure fut coupée en horizontal lors des aménagements tardo-antiques. Les niveaux de cette phase se situent entre les couches du ^{vi}e s. av. J.-C. et la construction, probablement au ^{iv}e s. av. J.-C.,

4. UBAR-897 (2505 ± 35 BP).

5. Les gisements de fer de Jérissa n'en sont loin que de 20 km d'*Althiburos* et ils étaient en activité à l'époque romaine ; ils l'auraient été probablement à l'époque préromaine aussi.

du mur MR270408, dont on parlera tout de suite. Une datation du ^v^e s. av. J.-C. semble, donc, lui convenir parfaitement.

Effectivement, l'extrémité méridionale du creusement US 270414 et les niveaux qui le comblaient sont coupés par la tranchée de fondation d'un mur rectiligne orienté en direction NO-SE, construit avec des pierres légèrement équarries liés à l'argile. Malgré le peu d'espace qu'on a réussi à fouiller, à cause de la proximité de la fosse FS260157-1, on a eu la chance de documenter près de la base du mur le bord d'une amphore cylindroïde carthaginoise T-4212 (inv. 270410/1)⁶ (fig. 13, 1), bien daté du ^{iv}^e s. av. J.-C. Ce mur témoigne de l'existence d'une étape constructive nettement différente de celles des étapes antérieures, mais qui reste, pour le moment, quasiment inconnue. En effet, dans les secteurs 3-4a et 2c, on ne peut que souligner, après la phase définie seulement par l'MR270408, l'interruption brusque de la séquence stratigraphique d'époque numide, et sa substitution par des niveaux tardo-antiques. Il faut relever cependant quelques exceptions, ainsi la fosse FS270032, qui contient de la céramique datable des ⁱⁱ^e/ⁱ^{er} siècles av. J.-C. et une monnaie de Massinissa ou de ses successeurs directs, témoin unique d'une phase disparue par l'action anthropique successive.

Pour ce qui est du sondage dans les secteurs 7 et 8, qui ne couvre que 17 m² entre les deux grands murs occidentaux du capitole (MR270301 et MR270306) et l'MR26004, les résultats obtenus sont encore limités, mais permettent d'envisager de grandes possibilités en ce qui concerne les phases d'occupation numide, y compris celles des ^{iv}^e-ⁱ^{er} s. av. J.-C., qui, comme nous venons de le dire, ont presque complètement disparu dans les secteurs 3-4 et 2c. La structure la plus importante découverte dans ce secteur est un mur de 0,60 m de largeur (MR270212/270236), bâti en pierre de petite et moyenne dimensions liées avec de la terre argileuse, mais incorporant aussi des blocs plus grands, équarris. Ce mur traverse longitudinalement la totalité du sondage en direction NO-SE, en se servant, sûrement comme fondation, des restes d'un mur antérieur qui suit la même direction (MR270375). Il a probablement fonctionné avec d'autres murs perpendiculaires, comme l'MR270241 – découvert à l'extrémité NO du sondage (sous le mur MR270375) –, et l'MR270378/MR270374 très proche du mur capitolin MR270306.

Contre ces structures architecturales se sont formées plusieurs couches, dont quelques unes sont des sols argileux (SLs270226, 270330, 270371, et autres). Il faut aussi remarquer l'existence de foyers, apparemment domestiques (par exemple, FY270355), à côté de fours destinés à la réduction du minerai et la forge du fer. C'est le cas du four FR270223. Le matériel céramique livré par ces niveaux permet de dater cette phase du ⁱⁱⁱ^e et/ou ⁱⁱ^e s. av. J.-C. Effectivement, dans toutes les couches il y avait un nombre significatif, bien que toujours minoritaire par rapport à la céramique modelée, d'amphores puniques de l'S-7000, dont la pâte indique une fabrication dans des ateliers de la côte tunisienne, y compris possiblement Carthage. Malheureusement, tous ces tessons, de même

6. De par sa chronologie et son aire de provenance, elle est à rattacher nécessairement au bord d'amphore T-4215 trouvé hors de son contexte originel dans la zone 1.

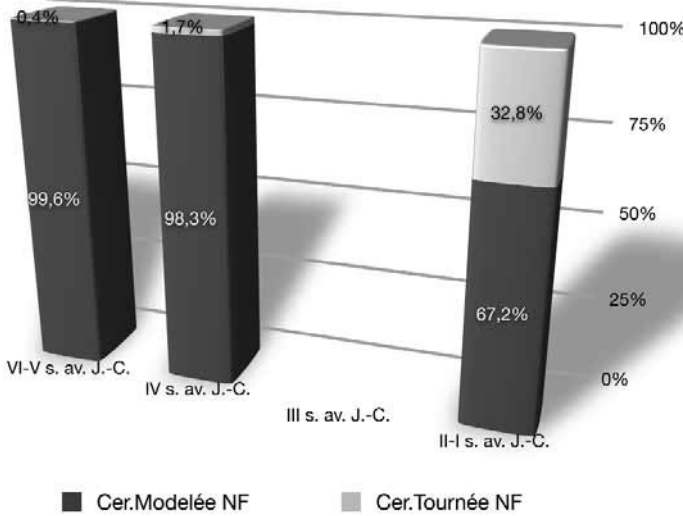


Fig. 14. Pourcentage du nombre de fragments de céramique d'importation dans l'ensemble du matériel du ^{vi}e au ⁱer s. av. J.-C.

que les fragments, beaucoup moins nombreux, d'amphores italiques, correspondent aux parois des conteneurs, ce qui rend très difficile, voire impossible, leur attribution typologique précise et, par conséquent, une datation plus fine.⁷

La datation initiale de plusieurs structures importantes, surtout du mur MR270212/270326 et ceux qui lui sont attenants, ne sera possible que par la poursuite de la fouille du secteur 7-8. Mais, en dépit de la situation encore provisoire de la recherche, on peut déjà affirmer l'existence sous le capitole et ses alentours d'un secteur urbain à occupation dense et sans doute bien organisée, au moins depuis le ^{iv}e s. av. J.-C.

2.3. Esquisse d'étude du mobilier archéologique

Le volume du matériel mobilier provenant des couches d'époque numide est encore relativement faible : 2072 fragments de céramique, dont 1879 proviennent de niveaux acceptablement bien datés. Ces couches correspondent surtout aux ^{vi}e-^ve s. av. J.-C. et aux ⁱⁱe-ⁱer s. av. J.-C. Seulement deux unités stratigraphiques (US270409 et 270410) (sur trente-cinq) sont datées du ^{iv}e s. av. J.-C., et la situation est encore moins explicite pour

7. Un fragment de bol carthaginois à profil convexe et bord rentrant, datable du ⁱⁱⁱe ou première moitié du ⁱⁱe s. av. J.-C., provient d'une des couches supérieures de cette séquence (US270211). Par ailleurs, l'US270213 (associée à la dernière phase archéologiquement attestée de MR270212), a donné deux monnaies, dont une frappée par Masinissa ou ses successeurs, dans le ⁱⁱe siècle av. J.-C., et l'autre sûrement de chronologie semblable.

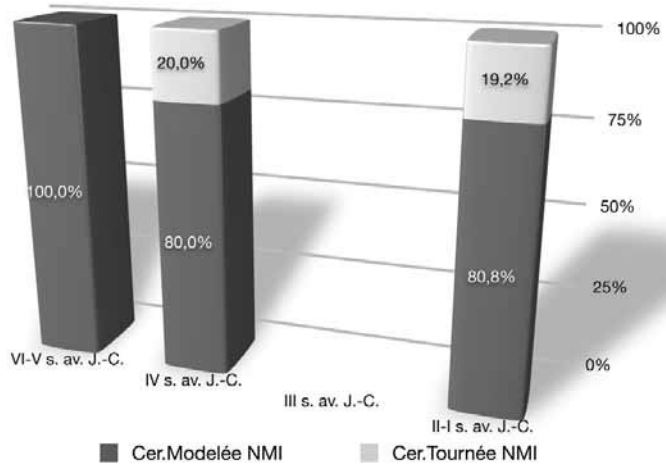


Fig. 15. Pourcentage du nombre minimal d'individus de céramique d'importation dans l'ensemble du matériel du VI^e au I^{er} s. av. J.-C.

le III^e s. av. J.-C., car, si l'on a fouillé onze niveaux qui pourraient dater de ce siècle, pas un seul ne peut lui être incontestablement attribué. Pour autant, il nous est loisible, d'ores et déjà, d'en tirer quelques conclusions qui concernent aussi bien les relations commerciales avec le monde punique et italique que la nature et la typologie des céramiques numides du VI^e au I^{er} s. av. J.-C.

Pour ce qui est du commerce avec Carthage naturellement, et – on peut le supposer – avec d'autres peuples aussi, les données disponibles montrent qu'il n'a atteint une véritable importance qu'au cours du II^e s. av. J.-C. (ou, peut-être dès le III^e s. av. J.-C.). En effet, pour les VI^e-V^e s. av. J.-C., nous n'avons que six fragments de céramique tournée – dont un fragment de base d'un mortier vraisemblablement carthaginois (fig. 14, 1) – sur un total de 1357 tessons, ce qui ne représente que 0,4 % des fragments céramiques de cette période. La situation semble un peu différente au cours du IV^e s. av. J.-C., si l'on en juge – et c'est très peu, nous en sommes conscients – à partir du seul fragment de céramique tournée – un bord d'amphore punique africaine T4.2.1.2. – constitue 1,7 % du total (58 fragments seulement) provenant des niveaux de cette époque. Il s'ajoute pourtant à un autre bord d'amphore punique africaine de type T-4.2.1.5., trouvé hors de contexte originel, dans des niveaux tardifs de la zone 1 (fig. 9, 15), mais qui date aussi du IV^e s. av. J.-C. On peut donc penser à titre d'hypothèse que dès le IV^e s. av. J.-C. un commerce carthaginois fondé essentiellement sur la distribution d'amphores – sans la moindre attestation d'autres types de céramique – s'est mis en place dans cette région. Toutefois, la teneur réelle de ces échanges nous échappe, faute de données quantitatives suffisantes. Observons effectivement l'écart entre une évaluation fondée sur le pourcentage des fragments (1,7 %) et sur le nombre minimal d'individus (20 %).⁸

8. Cette estimation du NMI a été calculée à partir d'un seul élément quantifiable, qui est en fait un bord.

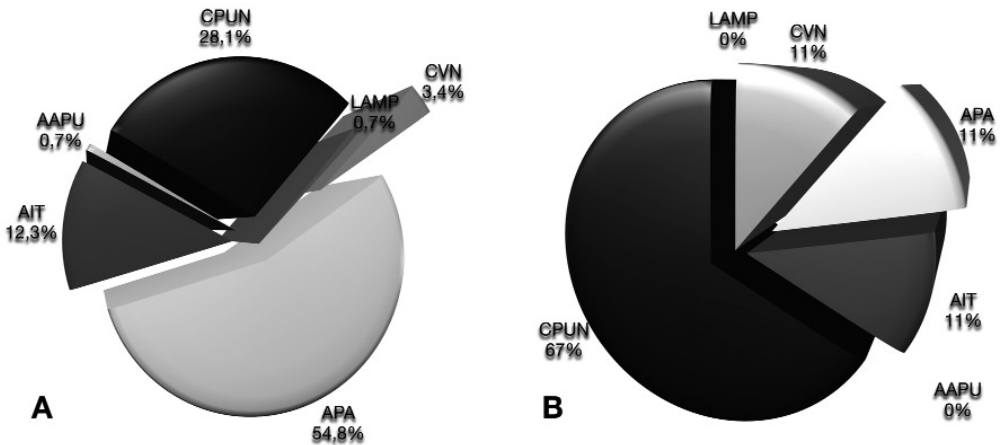


Fig. 16. Composition de l'ensemble de céramiques importées de la période numide tardive, comptées par fragments et par nombre minimal d'individus.

Tel que nous l'avons dit, nous n'avons guère, paradoxalement, de documentation concernant le III^e s. av. J.-C. Par contre, pour les II^e-I^{er} s. av. J.-C., plus précisément, entre 150 et 50 av. J.-C., les données sont beaucoup plus riches et permettent de mieux saisir les rapports extérieurs. On observera tout d'abord que le volume des importations devient incontestablement bien supérieur que celui des siècles précédents (32,8 % des fragments ; 19,2 % des vases). L'écart entre ces deux chiffres est facile à expliquer par le fait que – on le verra tout de suite – les amphores de transport restent toujours un produit d'importation privilégié (67,8 % des fragments et 22 % des vases importés).

Outre le nombre, on constate des mutations dans la nature et dans l'origine des importations. En effet, si pour le IV^e s. av. J.-C. nous n'avons que des amphores, toujours puniques africaines, durant la période numide tardive, on trouve, en plus de ces amphores, également de la vaisselle à vernis noir, de la céramique « commune » destinée à la préparation ou à la cuisson des aliments et des lampes. Quant à l'origine géographique de ce matériel, l'Afrique punique reste largement majoritaire (82,9 % des fragments et 78 % des vases importés), le reste venant exclusivement d'Italie.

Pour ce qui est de la typologie, nous avons déjà mentionné les vases d'importation au moment de décrire la fouille. Quant aux céramiques numides, elles sont toujours modelées, mais on peut distinguer clairement l'existence de cinq groupes différents à partir du finissage des surfaces : à engobe blanche, à engobe rouge, à surface bien polie, à surface sommairement polie, à décor peint (fig. 9 et 13-14). Le premier groupe, très faible d'ailleurs (1 % des fragments de céramique modelée environ), n'est présent que dans les niveaux des VI^e-V^e s. av. J.-C. Les quelques formes attestées semblent surtout être destinées à

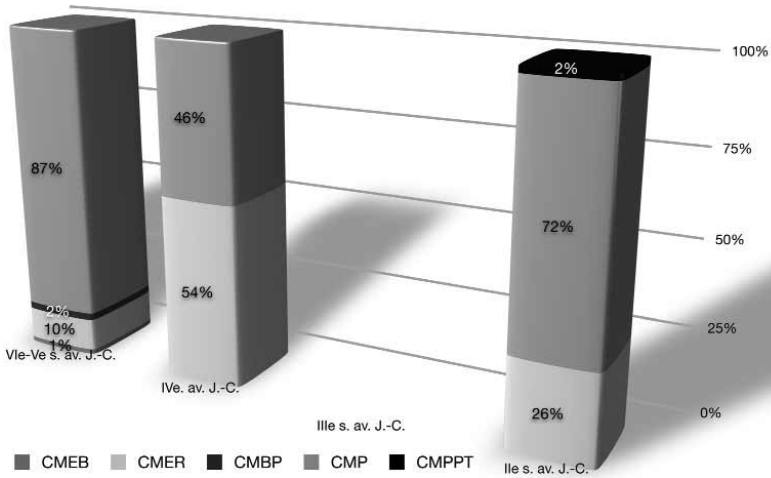


Fig. 17. Évolution de la composition des ensembles de céramique humide du VI^e au I^{er} s. av. J.-C.

la consommation d'aliments, mais quelques-unes auraient pu servir à leur préparation culinaire aussi.

La céramique à engobe rouge est présente dans toutes les phases. Plutôt rare dans les couches des VI^e-V^e s. av. J.-C. (10 % des fragments de céramique modelée), elle devient beaucoup plus fréquente dans les niveaux datés de la période humide tardive (26 %). La proportion est particulièrement élevée pour le IV^e s. av. J.-C. (54 %), mais la fiabilité de ce chiffre est douteuse, étant donné le petit volume du matériel de cette période. Les formes les plus complètes que nous avons pu reconstruire sont à coup sûr des vases pour présenter et consommer les aliments. Il en serait de même probablement pour un grand nombre de fragments. Ils sont cependant trop petits pour discerner l'aspect général et la fonction des récipients auxquels ils appartenaient.

Dans toutes les phases, la céramique à surfaces plus ou moins polies constitue le type de matériel dominant (entre 72 % et 82 %). Pour les VI^e-V^e s. av. J.-C. on a documenté un petit nombre de céramique à surfaces très bien polies (2 %), qui disparaissent par la suite. La céramique peinte n'est attestée que par quelques rares fragments (2 %) durant la période humide finale. Les fonctions de ces vases ne sont souvent pas faciles à définir, étant donné leur état fragmentaire ; on peut cependant y voir surtout de vases culinaires (72 % environ) ; la vaisselle en représenterait à peu près 12 %, et les vases de stockage – reconnaissables à leurs dimensions – 16 % environ.

2.3. Les données archéobiologiques

Les niveaux préromains du secteur central d'*Althiburos* se sont révélés particulièrement riches en restes carpologiques et ossements d'animaux, ce qui autorise, malgré l'extension encore relativement faible de la fouille, une première approche de l'économie de la population autochtone qui habitait le site du VI^e au I^{er} s. av. J.-C.

Le matériel paléocarpologique révèle que les niveaux anciens (VI^e-IV^e s. av. J.-C.) sont riches en matière organique et ils ont livré un grand nombre de restes. Durant cette phase, l'orge vêtue (*Hordeum vulgare*) est la céréale la mieux documentée, suivie du blé nu (*Triticum aestivum/durum*). On trouve également, mais dans des proportions nettement moindres, d'autres céréales – le blé amidonnier (*Triticum dicoccum*) et le blé nu de type compacte (*Triticum aestivum/durum* cf. *compactum*) – qui sont considérées d'importance secondaire dans l'économie agricole. On a également documenté la présence de céréales de printemps, tel que le millet (*Panicum miliaceum*) et le panic (*Setaria italica*).

Les légumineuses sont aussi bien attestées, surtout les lentilles (*Lens culinaris*), suivies des fèves (*Vicia faba*) et des petits pois (*Pisum sativum*). Parmi les fruits, citons les figes (*Ficus carica*), mais surtout le raisin en quantité (*Vitis vinifera* ssp. *Vinifera* ?), dont on a repéré treize pépins provenant de niveaux numides anciens, dépassant ainsi le nombre d'attestations de certaines légumineuses, par exemple les fèves et les petits pois, et des céréales de deuxième ordre. En fait, le raisin est le cinquième taxon le plus représenté, après l'orge vêtue, le blé nu, le blé amidonnier et la lentille. Cette importance ferait penser au raisin cultivé, mais sans que nous en soyons tout à fait assurés dans l'état actuel de la recherche sur le site. Signalons enfin la présence du lin (*Linum* cf. *usitatissimum*).

Les céréales sont toujours le type de ressource végétale le plus important dans les niveaux de la période numide récente (II^e-I^{er} s. av. J.-C.), mais le taxon le plus représenté est ici le blé nu. Cela s'explique peut-être par la présence d'une concentration de plus de six cents restes de blé nu dans un petit trou à côté d'une *tabouna* (US 270219) (four hémisphérique en argile, en usage encore de nos jours). Cela dit, les pourcentages des céréales et légumineuses sont très similaires à ceux de la période précédente, avec cependant une plus grande présence de fruits : vigne, figuier et, pour la première fois à *Althiburos*, de l'olivier (*Olea europaea*).

En ce qui concerne la faune, les niveaux de la période numide ancienne ont livré des restes osseux de cervidés, de bovins, d'ovicapres et de porcs. La présence, à peu près égale, des trois taxons domestiques suggère l'existence dès le VI^e s. av. J.-C. d'un système d'agriculture mixte où l'élevage complète la production agricole (Halstead, 1996). Les restes de cervidés indiquent évidemment que la chasse était pratiquée, mais sa part dans l'alimentation devait être probablement peu significative. L'échantillon étudié est, pour l'instant, très limité (47 restes, dont 14 déterminés). Il faudra disposer d'un plus grand nombre de restes pour être en mesure de connaître les pratiques alimentaires et d'élevage chez les Numides d'*Althiburos*.



Fig. 18. Fronton sculpté d'un monument funéraire de la nécropole SE.

3. La nécropole

Du côté SE, la ville d'*Althiburos* est nettement délimitée par un petit jebel, dont les flancs descendent vers l'oued el Médéina au N et vers l'O. Sidi Baraket au S-O. Une grande nécropole d'époque protohistorique, puis romaine, en occupait le versant O et SO (fig. 3, n.° 7).

Contrairement à l'avis d'A. Merlin, qui croyait le tombeau O, situé à mi-pente du flanc NO de cette élévation, d'époque romaine (Merlin, 1913 : 45-47), nous pensons qu'il appartient à cette nécropole protohistorique. Il s'agit d'une tombe rectangulaire, taillée dans le sol naturel, dont les parois sont revêtues par de grosses pierres de taille, tandis que la couverture est constituée par trois dalles en calcaire, dont une énorme table. L'intérieur (4 m x 2 m) est divisé en trois espaces par de dalles de 0,80 m de hauteur. D'après A. Merlin « Les trois compartiments renfermaient les ossements de corps ... ; en outre le tombeau abritait un ossuaire en pierre calcaire, pareil à ceux des tombes puniques de Carthage, contenant des cendres. Le mobilier ne se composait que d'un petit miroir en bronze (diam. 0,07 m) et d'un objet en plomb, ramassé en débris, une sorte d'écuelle, je n'ose dire de lampe ». Il y avait en plus une stèle anépigraphie dans un des compartiments longitudinaux. La datation d'une telle structure funéraire n'est pas facile à déterminer. Le mobilier funéraire mentionné par A. Merlin n'est pas explicite non plus. Toutefois, l'existence de l'ossuaire, ainsi que l'aspect général du sépulcre plaideraient plutôt pour la période préromaine.

En plus de ce tombeau, il existe d'autres indices de l'existence de sépulcres préromains épars sur tout le flanc oriental et sud-oriental. Il s'agit surtout, dans l'état actuel, des restes, de dalles posées de chant, parfois isolées, ou formant un alignement simple (deux ou trois éléments de ce type), ou encore dessinant des caissons plus ou moins complets. On peut en déduire l'existence d'une nécropole assez vaste. Il n'y a point de restes visibles des tumulus qui auraient éventuellement couvert les tombes.

On ajoutera encore à ces structures d'autres indices qui permettent de supposer l'extension de cette nécropole jusque dans les terrains plats ou en pente faible à l'O et S-O du



Fig. 19. Fouille de la nécropole SE

jebel. Il s'agit, d'une part, d'un enclos – vraisemblablement funéraire –, fait de grandes dalles posées de chant, qui délimitent un espace à peu près rectangulaire de X m de longueur sur Y m de largeur. Il n'existe pas, à notre connaissance, de parallèles pour ce type de structure, mais la forme de construction nous incite à la considérer comme préromaine. Un autre monument datable selon toute vraisemblance de l'époque préromaine, se trouve à quelques mètres au S-E de cet enclos. Il s'agit d'un petit fronton (1,35 m de long) en calcaire, orné en relief de deux éléments à tracé sinueux qui se croisent au centre, peut-être une guirlande (fig. 19).

Ce sont les résultats de la prospection de surface qui ont montré l'intérêt de la fouille de quelques-unes des tombes protohistoriques de cette nécropole, avec comme objectif principal de chercher une éventuelle contemporanéité avec les niveaux d'habitation d'époque numide repérés dans le secteur central de la ville. Cette information est évidemment d'une grande importance pour fixer la limite méridionale de la ville numide et pour évaluer l'importance et l'extension de cette agglomération.

Pour ce faire, nous avons porté notre choix sur une tombe (SP370005) dont les dalles qui forment le coffre funéraire étaient visibles sur trois côtés, ce qui autoriserait à espérer un état de conservation relativement bon (fig. 20-21). Tel que nous l'avons déjà dit, pas un seul des tombeaux visibles en surface ne conserve de traces visibles de tumulus. Dans le but d'en documenter des restes qui seraient éventuellement conservés, on a dégagé une surface de 3 m tout autour du caisson, mais les résultats sont tout à fait négatifs. Par cette constatation, nous serions enclins à penser que ce type de tombe – comme, d'après l'avis

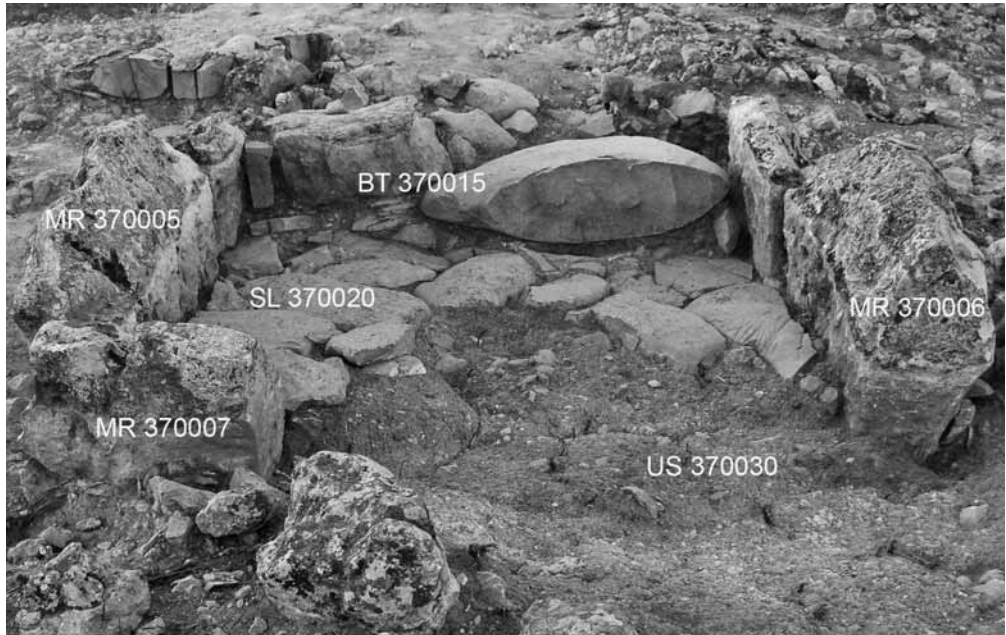


Fig. 20. Fouille de la tombe SP370005.

de G. Camps, la grande majorité des dolmens africains (Camps, 1961 : 118-120) – n’a jamais comporté de tumulus. Cela étant, seule la poursuite de la fouille de cette zone permettra de mieux en juger.

Par contre, ce dégagement a permis de repérer deux autres secteurs contenant des restes funéraires. D’une part, à 2 m au SO du sépulcre SP370005, une tombe romaine en tuiles disposées « en bâtière ». De l’autre, à l’E de SP370005, une dépression dans la roche de base, peut-être naturelle ou régularisée par l’action humaine, remplie de terre marron qui contenait encore d’autres inhumations d’époque romaine. Il est donc nécessaire de distinguer dans cette zone de la fouille trois secteurs nettement différents du point de vue chronologique, mais qui ne sont probablement pas sans rapport entre eux du point de vue culturel et, probablement, ethnique (fig. 20). Pour le moment, nous nous bornerons à la description de la tombe protohistorique (SP370005).

La tombe SP37005 mesure 2,80 m. sur 2,10 m. (fig. 20-21). Les parois N-E (US 370005) et S-O (US 370006) ont été bâties avec de grandes dalles (long. 0,70 m à 1,10 m ; larg. 0,20 m à 0,30 m ; haut. 0,52 m à 0,62 m) posées de chant dans des tranchées de fondation, dont celle du mur SO (US 370014) est particulièrement évidente. On observera que sur le côté NO il existe seulement une dalle (US 370007), qui forme l’angle N du sépulcre. Dans l’espace qui aurait dû correspondre à une deuxième dalle, de grandes dimensions, le sol de base a été coupé en forme de tranchée, remplie de terre. On peut suppo-

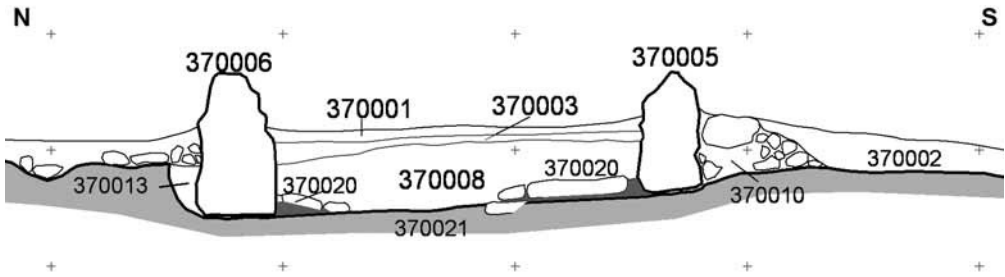


Fig. 21. Coupe stratigraphique de la tombe SP370005.

US-370008

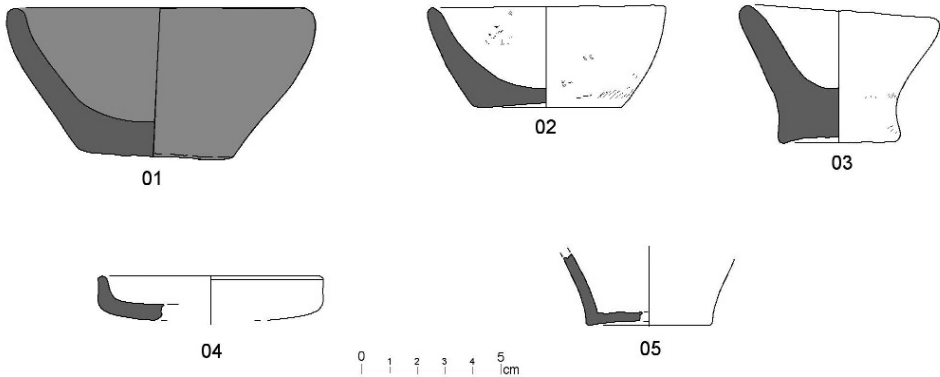


Fig. 22. Matériel céramique de la tombe SP370005.

ser que cette deuxième dalle a dû exister à un moment donné, ou que la tranchée de fondation fut remplie seulement de terre pour permettre l'accès à l'intérieur du sépulcre. Quant au mur SE (MR370004), il fut construit suivant une technique tout à fait différente ; il s'agit, effectivement d'une paroi bâtie à base de petits moellons irréguliers (0,20 m sur 0,20 m au maximum ; souvent bien plus petits), mal conservée. Ce muret atteint une largeur maximale de 0,50 m.

La sédimentation documentée à l'intérieur était constituée de deux premières couches de terre superficielle (US 370001 et US 370003), très altérées par l'action des racines. La fouille de ces deux niveaux a permis de révéler l'existence d'une banquette (BQ370015) accolée au mur MR 370004. Cette structure est formée par deux grands blocs de pierre de hauteur inégale, et par quelques autres, plus petits, qui la complètent à côté des murs MR370005 et MR370006.

Sous la couche US 370003, un troisième niveau (US 370008), formé de terre de couleur marron grisâtre, contient le plus grand nombre d'ossements humains documentés à l'intérieur du sépulcre. Ces restes sont concentrés surtout du côté SE, contre la banquette BQ370015 et la partie adjacente des murs MR370005 et MR370006. Apparemment, ils ne conservent pas de connexion anatomique (sauf peut-être de façon partielle) et semblent correspondre à un nombre minimal de douze individus, dont cinq adultes (un probablement masculin, trois probablement féminins et un indéterminé) et sept subadultes (un bébé, cinq enfants et un jeune). On dirait que ces restes ont été déplacés vers ce secteur de la tombe un temps après leur ensevelissement, peut-être pour permettre d'autres inhumations – dont on n'a toutefois pas trouvé de traces – ou, plus probablement, par l'action des pilliers.

La couche US 370008 s'est formée sur un dallage de pierres calcaires de formes et dimensions irrégulières (Longueur maximale : 0,78 m) (SL370020), qui constituait le sol du sépulcre à côté des murs MR370005 et MR370006 et de la banquette BQ370015. Ce dallage couvrait un niveau de terre (US 370021), visible surtout près de l'angle N et du mur MR370007. Il pourrait témoigner d'une première utilisation de la tombe, avant l'aménagement du sol SL370008. Cette couche, ainsi que, probablement, le dallage qui la couvrait, ont été coupés à une époque ancienne par un creusement (US 370026), qui à son tour a été rempli par une nouvelle couche de terre (US 370027), qui n'a pas encore été fouillée. On peut raisonnablement supposer que la destruction partielle du dallage SL370020 et du niveau US 370021 témoigne d'une violation de la tombe. Ce serait peut-être la cause de l'accumulation d'ossements vers le côté S-E du sépulcre, à côté de la banquette, ainsi que de l'enlèvement d'une dalle du coffre dont témoignent les US 370030 et 370031. L'US 370008 se serait donc formée en conséquence de cette violation. Néanmoins, il faut accepter la possibilité que les US 370026 et 370027 sont simplement le résultat d'une inhumation pratiquée normalement à l'intérieur de la tombe, et que la violation de celle-ci n'a affecté en fait que les restes en rapport avec la couche US 370008. Seule la poursuite de la fouille permettra d'en juger.

En ce qui concerne la chronologie, cette tombe a livré trois vases entiers en céramique modelée, provenant tous de la couche US 370008, qui contenait aussi, tel qu'on l'a déjà dit, le plus grand nombre de restes humains. Il s'agit, d'une part, d'un petit bol à engobe rouge (\varnothing 0.13 m), et, de l'autre, d'une écuelle et d'un godet qui, par leurs dimensions extrêmement réduites (\varnothing 0.082 m et \varnothing 0.067 m respectivement), sont à classer dans le groupe de vases à destination funéraire et votive que G. Camps a dénommé « microcéramique » (type 1 et type B2 respectivement) (Camps, 1961 : 276-280). Il s'agit donc ici, sans aucun doute, d'offrandes funéraires. Leur datation ne peut pas être assurée avec une grande précision, mais nous savons, grâce aux fouilles dans le secteur d'habitat du centre d'*Althiburos*, que les céramiques à engobe rouge sont caractéristiques surtout de la période comprise entre le III^e et le I^{er} s. av. J.-C. Nous estimons qu'il y a de fortes chances pour que le tombeau SP37005 ait été bâti initialement durant cette période. Et, à supposer que ce tombeau ait été utilisé à nouveau durant le Haut Empire, la présence de céramiques de cette période ne saurait en

être une preuve indubitable ni celle de sa violation d'ailleurs à cette époque. Notons qu'il s'agit d'un nombre réduit de fragments – pas de vases entiers –, qui auraient été introduits dans le sépulcre, probablement suite au pillage, dont témoignent les US 370026 et 370027. Et, en dépit de la datation de ces fragments du Haut Empire, rien ne prouve que la violation éventuelle de la tombe ne'n soit encore plus tardive. De surcroît, on ne peut exclure une présence accidentelle de ces tessons, par l'effet de l'écoulement de l'eau, rendu possible par la déstabilisation de la tombe. C'est dire que certains points sont encore en suspens.

Pour ce qui est de la structure du tombeau, l'absence de toute trace de tumulus – il en est apparemment de même pour le reste de structures de ce type de cette nécropole – permet de supposer qu'il n'en a jamais existé effectivement, comme nous l'avions déjà fait remarqué. D'ailleurs, et au vu de la faible hauteur des parois (0,40 m à 0,50 m au-dessus du dallage), il n'est pas raisonnable de penser à une structure accessible par l'un des côtés. Par contre, la présence de restes appartenant à douze individus au moins (cinq adultes et sept subadultes), indiquant l'utilisation de ce sépulcre à plusieurs reprises, plaiderait peut-être – comme dans les tumulus à plate-forme et les tumulus à cratère (Camps, 1961 : 71-74) – pour un système d'accès zénithal, qui s'opère en enlevant une des dalles de couverture.

Il est enfin important de signaler que cette tombe est contemporaine des niveaux d'habitat fouillés au centre d'*Althiburos*, comme nous le pressentions. La nécropole méridionale est donc bel et bien un des cimetières de la ville numide.

4. La prospection de la ville

Durant les campagnes de 2006 et 2007, la superficie de la ville a fait l'objet d'une prospection systématique, dont le but essentiel était d'en connaître l'évolution entièrement chronologique et fonctionnelle (fig. 24-25). La méthode, inspirée des travaux développés depuis les années quatre-vingts dans la région méditerranéenne (Bintliff et Snodgrass, 1985 ; Broodbank, 1999 ; Cavanagh *et al.*, 2002; *Kythira Island Project* ; Cherry, Davis et Mantzourani, 1991 ; Davis *et al.*, 1997 ; Forsén et Forsén, 2003 ; *The Thesprotia Expedition* ; Wiseman et Zachos, 2003), est fondée sur le ramassage non sélectif de matériel par carrés de 10 m de côté, et sur la situation d'éléments architectoniques et épigraphiques, dont un fichier est en cours d'élaboration. De plus, ce travail de prospection systématique a fourni l'occasion d'une nouvelle vérification et réévaluation des traces de bâtiments visibles sur le terrain et/ou sur les photographies aériennes. Les informations obtenues ont été traitées à partir du logiciel ArcGis, qui a permis de gérer du point de vue spatial les données sur la quantité, la nature et la chronologie du matériel figurant dans des bases de données sur Filemaker et Acces, générant ainsi des cartes de distribution par tranche chronologique.

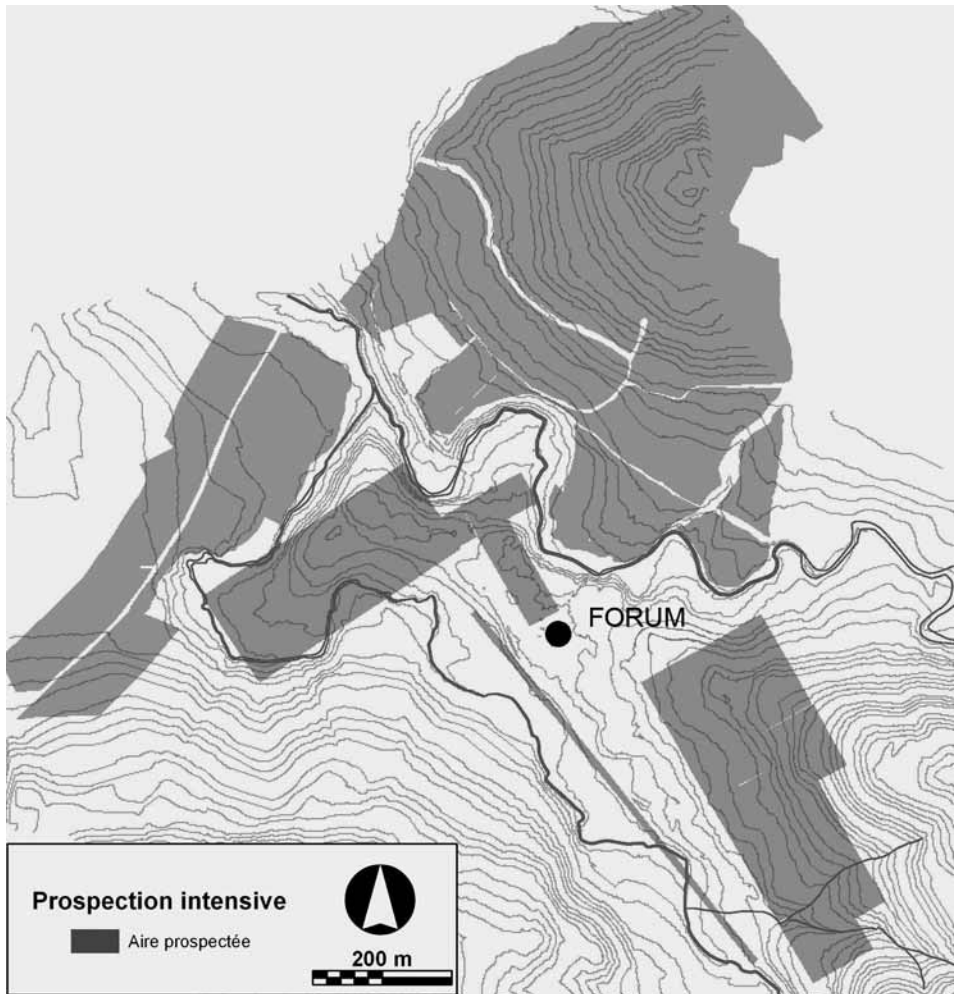


Fig. 23. Plan topographique d'*Althiburos*, avec indication des zones objet de la prospection intensive.

Les résultats de la prospection indiquent une très forte concentration du matériel pré-romain – pour la plupart des céramiques modelées numides – dans le secteur NO de la ville, qui, du point de vue topographique, est une langue de terre, nettement délimitée par les cours des oueds (fig. 26, 1). Il est utile ici de rappeler que les fouilles de la zone centrale ont révélé une occupation préromaine depuis, au moins, le VI^e s. av. J.-C., qui s'est poursuivie, apparemment sans interruption, jusqu'à la période romaine (fig. 26, 2). Ajoutons encore la présence de matériel céramique numide dans les niveaux inférieurs de la section stratigraphique formée à l'E de cette zone centrale par un des méandres de

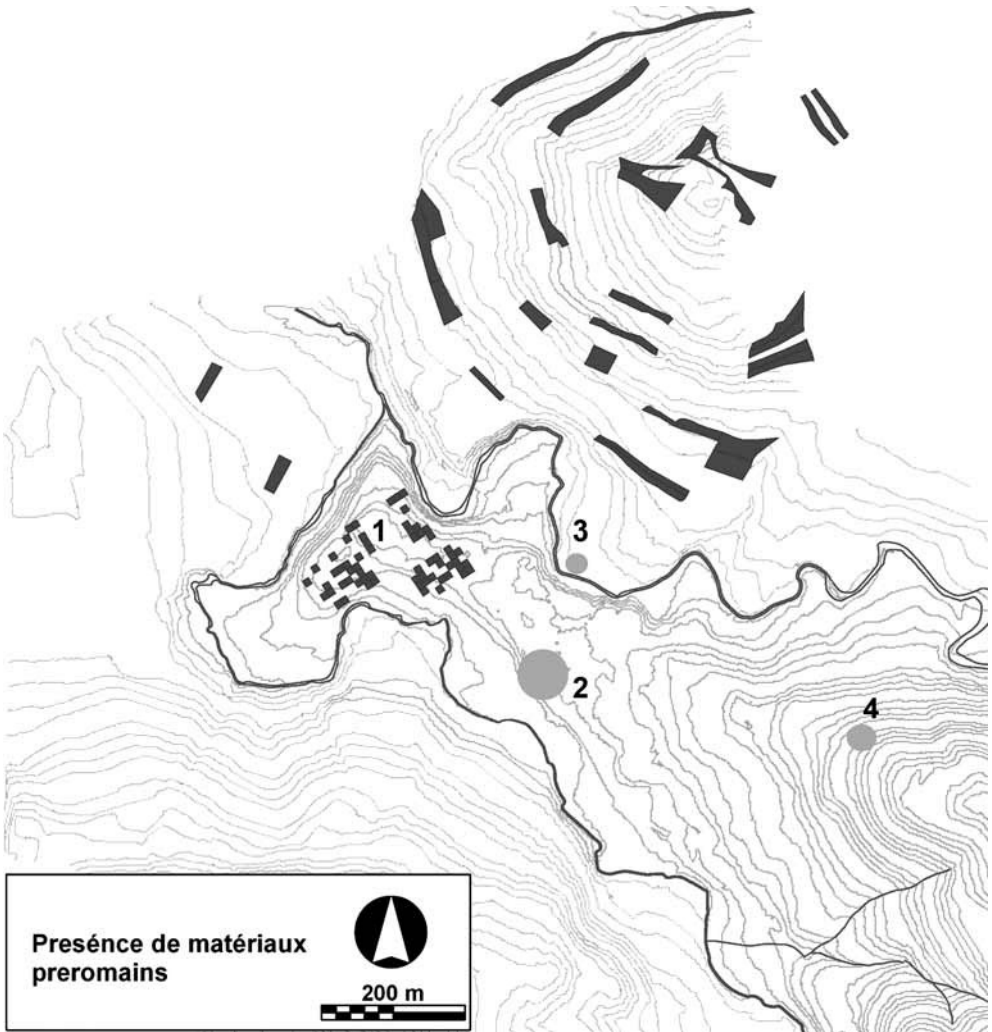


Fig. 24. Distribution du matériel préromain découvert en prospection. On a ajouté en gris clair le matériel découvert en fouille – forum (2), nécropole SE (4) – ou sur des formes aléatoires – section stratigraphique formée par le cours du oued el Médéina (3).

l'oued el Médéina (fig. 26, 3). Si toute cette superficie avait été occupée en même temps, on aurait eu affaire à un site de 4 ha au moins, donc un habitat d'une certaine importance. Si la zone d'habitation s'était étendue jusqu'à la nécropole SE (fig. 26, 4) – ce dont nous manquons d'indices – la superficie occupée aurait atteint 7 à 8 ha.

Il est important aussi de signaler l'existence dans la partie NO du site d'un grand bâtiment rectangulaire (à peu près 60 m sur 50 m), précédé sur toute la longueur du côté SO



Fig. 25. Grand bâtiment du secteur NO (1), arc de triomphe (2), forum (3), théâtre (4).

d'une structure rectangulaire d'à peu près 10-12 m de largeur (fig. 25, 1, et 26). La végétation d'herbes denses empêche de reconnaître avec précision sur le terrain la structure de cet édifice. Néanmoins, des observations peuvent, d'ores et déjà, être faites. La bâtiment se présente comme un tertre sous la forme d'une pyramide tronquée, de 7 à 8 m de hauteur, en moyenne, sur le terrain environnant, et formée par un grand amas de pierres, précisément des moellons de dimension moyenne pour la plupart. Cet amas est retenu sur chaque côté par au moins deux murs – dont le tracé n'est pas aisé à suivre –, ce qui explique l'aspect échelonné de l'ensemble. Sur le sommet, on peut encore voir des harpes bien alignées appartenant à deux murs en *opus africanum*, dont le rapport avec le grand sous-bassement est loin d'être clair. Il existe en plus deux grandes excavations : correspondraient-elles à une structure construite, aujourd'hui disparue ? Il est également important d'observer qu'il n'y a point de restes d'*opus caementicium*, ni de vestiges de chaux ou autre type de mortier ; il n'y a pas non plus de blocs de taille parmi le matériel, mais seulement des moellons de taille moyenne et de grandeur variable.

Comment interpréter cette structure ? Les photographies aériennes permettent de reconnaître des traces de constructions, mais il est difficile d'aller plus loin dans l'interprétation. On peut simplement supposer, faute d'une meilleure information, que les res-

tes actuellement visibles correspondent à un énorme podium, qui supporterait des constructions dont on n'a plus de trace visible, car les deux murs en *opus africanum* que nous avons mentionnés semblent plutôt tardifs, bâtis probablement pour un usage secondaire dans cette structure.

En ce qui concerne la chronologie de ce grand bâtiment, il n'est pas possible pour l'instant, faute de fouille, de la préciser. Quoiqu'il en soit, il ne semble pas avoir l'air d'une construction romaine, ni du point de vue typologique ni de celui du matériel employé, sans compter surtout l'abondance des céramiques modelées préromaines qui parsèment le monument et ses alentours dans cette partie du site. Serait-il alors un monument d'époque numide ? A vrai dire, l'éventualité de l'existence d'un grand monument public à *Althiburos* d'époque numide n'est pas pour nous surprendre, car, nous savons que les rois massyles ont attaché une importance particulière à la construction de grands bâtiments à caractère religieux, tels que l'autel monumental à deux étages de Chimtou/*Simithus* – construit juste après le milieu du II^e s. av. J.-C. – et le grand monument de Kbour Klib, avec ses dimensions impressionnantes (45,39 m sur 8,90 m) (Rakob, 1983 : 328-329 ; Ferchiou, 1991). Il est clair que de telles constructions, ainsi que les grands mausolées, témoignent de la volonté de propagande des rois et princes numides, mais aussi de l'influence profonde des modèles hellénistiques. Or, tel que nous l'avons déjà dit, ce qui reste du bâtiment d'*Althiburos* a justement la forme d'un grand podium qui aurait pu supporter un autel, peut-être du type documenté à Chimtou et Kbour Klib. Néanmoins, il va de soi qu'une datation plus tardive, d'époque impériale, ne saurait être tout à fait exclue dans l'état actuel de nos connaissances, et au vu de l'*opus africanum*. Évidemment, seul le nettoyage et la fouille du monument permettront d'en dire plus. Quant à sa date finale, il est fort possible que ce grand bâtiment ait été utilisé à l'époque byzantine pour des fonctions militaires.

5. La prospection du territoire

La prospection du territoire attenant à la ville d'*Althiburos* occupe une place importante dans notre projet de recherche. Pour l'heure, elle n'a été entamée que sur le territoire qui s'étend au N de la ville, vers la grande plaine d'Ebba-Ksour. Néanmoins, les prospections préalables de l'un d'entre nous (NK), l'analyse de cartographie au 1 : 50.000 et la réalisation du travail topographique dans la haute et moyenne vallée d'*Althiburos* et dans les plaines qui la dominent au S, ont également permis de repérer de nombreuses structures – pour la plupart funéraires – et quelques sites d'habitation (fig. 2).

Pour ce qui est des sites d'habitat occupés à l'époque numide, on en a repéré quatre : koudiat Aslouj, près de la route vers Dahmani ; un autre, au voisinage du cimetière d'el Gouasdia et du marabout de Sidi Abdallah ech Chaïb ; un troisième, sur un petit contrefort



Fig. 26. Grand bâtiment du secteur NO.

du versant N du Ksar b. Hanoun, immédiatement à l'E de douar Oulad Souid. Le quatrième, sur le piedmont O de l'élévation située immédiatement au S de Ksar b. Hanoun, de l'autre côté de Choûbet Oulad Zid. Mis à part le deuxième site mentionné – qui semble très arasé – tous les autres conservent des structures bâties, dont la datation reste toutefois indéterminée, car, à côté des céramiques modelées typiquement numides – parfois peintes ou couvertes d'engobe rouge – il existe toujours un nombre important de fragments de poterie d'époque romaine impériale et même byzantine. Cette continuité permet de penser que ces lieux étaient habités au moins durant la dernière étape de la période numide. Par contre, la date initiale d'occupation est, pour l'instant, impossible à déterminer, faute de fouille et d'attestations de matériel de surface de chronologie précise.

Quant à la nature topographique de ces quatre sites, elle est très variable. Kat. Aslouj est situé sur une élévation isolée de dimensions relativement importantes (à peu près 175 m de haut sur 50 m de largeur/diamètre au sommet). Elle est enserrée entre le cours de l'oued sidi Baraket, à l'O, et la route actuelle vers Dahmani, à l'E, au commencement de la vallée d'*Althiburos*. Malgré sa faible altitude (20 m sur la plaine environnante), elle est délimitée par des pentes raides, qui en facilitent la défense, outre l'existence de certaines structures visibles, qui permet de leur attribuer un caractère militaire. On peut donc supposer que ce site a eu, aussi bien à l'époque numide que romaine, un rôle important dans la défense de la ville, sans pour autant exclure des fonctions économiques liées surtout à l'exploitation agricole des plaines environnantes. Ce sont aussi sans doute des raisons d'ordre stratégique qui expliquent la situation du deuxième site, sur une élévation qui domine d'une cinquantaine de mètres la plaine adjacente et qui permet une large



Fig. 27. Kat. Aslouj vu du N. Au premier plan, les restes d'une bazina.

visibilité sur la partie orientale de la plaine d'Ebba-Ksour ainsi que sur l'accès à la vallée d'*Althiburos*.

La petite élévation à côté du douar Oulad Souid, se présente différemment. Il s'agit d'un contrefort de dimensions modestes (à peu près 50 m de longueur) de ksar b. Hanoun, et n'atteint que 10 m de hauteur sur la plaine qui s'étend immédiatement au N. Malgré la pente relativement raide des flancs E et N, ce site n'a certainement pas de valeur défensive, de sorte qu'il faut plutôt penser à un établissement à vocation agricole, dont la nature exacte nous échappe, pour le moment. Notons qu'il y existent les restes d'un bâtiment de dimensions considérables, probablement d'époque romaine.

La situation du quatrième site, au S de ksar b. Hanoun n'en est pas très différente, car l'habitat s'y étend sur le piedmont, sans défense, sur une superficie d'à peu près 50 sur 30 m. Les vestiges des constructions sont nombreux, mais leur datation reste incertaine.

En plus des quatre sites d'habitat que nous venons de mentionner, l'examen du territoire proche de la ville a révélé l'existence d'un très grand nombre de structures funéraires, que l'on peut regrouper en trois types distincts : aires circulaires jonchées de pierrai-

lles, bazinas et dolmens.⁹ Les deux premiers se trouvent exclusivement sur le territoire qui s'étend au N de la ville, tandis que les dolmens parsèment la vallée.

Huit structures du premier type ont été documentées. Elles forment une concentration, on dirait une véritable nécropole même, située sur le piedmont des contreforts occidentaux de kat. Ben Soula (six) et le versant oriental de kat. Aslouj (deux), de part et l'autre de la route actuelle qui mène à Dahmani. Il s'agit toujours de structures formées par une enceinte circulaire de pierre sèche de moyenne dimension jonchée de pierrailles, sans traces visibles de coffres ou autres dispositifs pour abriter les corps. Leurs dimensions permettent de distinguer l'existence de deux groupes, de diamètre compris respectivement entre 10 et 18 m, 26 et 32 m. Pour ce qui est de leur chronologie, nous n'en avons pas le moindre indice. Si, toutefois, on admettait leur contemporanéité par rapport au site de koudiat Aslouj – ce qui est loin d'être assuré –, elles remonteraient aux derniers siècles avant notre ère.

Les bazinas ont été révélés par un seul monument, situé sur la partie inférieure du flanc oriental de kat. Ben Soula, non loin (350 m environ) du groupe de structures circulaires que nous venons de décrire, mais nettement isolé par rapport à celui-ci, aussi bien par la distance que par la hauteur, car elle est située à 25 m à peu près au dessus. Il est formé par un cercle de pierres d'à peu près 14 m de diamètre, avec un double parement de blocs de grandes dimensions (longueur souvent supérieure à 1 m), de forme et taille variables, mais généralement plus ou moins rectangulaire (fig. 28). Dans l'espace intérieur on constate la présence de quelques autres blocs et surtout de moellons et cailloux de dimensions variables, restes probables d'un tumulus. On n'aperçoit point de traces de dispositifs pour recevoir les corps des défunts. Le seul matériel céramique associé à ce monument est constitué de deux fragments de poterie modelée.

Les dolmens enfin – hormis celui qui se trouve sur l'un des contreforts nord-occidentaux de kat b. Soula – sont dans leur grande majorité situés dans la moyenne et, surtout, la haute vallée d'*Althiburos*, occupant systématiquement les points les plus élevés, dominant la vallée, et souvent en bordure des versants. Nous n'avons pas encore entrepris l'analyse systématique de ces structures. Néanmoins, une première approche permet d'ores et déjà d'en distinguer trois groupes : a) des dolmens « typiques », formés par une grande dalle supportée par d'autres posées de champ (ou parfois un mur en pierre sèche), avec souvent, à proximité, des accumulations de pierres qui seraient des restes de tumulus ; b) des dolmens « bas », constitués par de grandes dalles horizontales, reposant sur des blocs de pierre, formant des chambres de moins d'1 m de hauteur (fig. 29) ; c) des cistes, formées par des dalles de moindre dimensions. Pour l'ensemble de ces dolmens, la chronologie n'est pas encore certaine à défaut d'éléments de datation précis.

Pour finir, nous en venons à l'analyse d'un grand mur qui s'étend en direction E-O sur les plaines qui dominent la partie supérieure (S) de la vallée d'*Althiburos* et qui traverse perpendiculairement les différents oueds qui coulent vers le N. Nous avons suivi ce mur

9. Nous suivons le plus strictement possible la terminologie établie par Gabriel Camps (Camps, 1961 : 45-207).



Fig. 28. Dolmen de la vallée d'*Althiburos*.

sur le terrain, sur une longueur d'à peu près 2,8 km, néanmoins ; toutefois, les photographies aériennes – où il est très clairement visible sur la plus grande partie de son tracé – montrent qu'il s'étend sur une longueur de 6 km au moins.

En l'état actuel, il s'agit d'une structure d'une largeur comprise entre 5 et 10 m, et formée par des blocs et moellons de dimensions variables. Cette largeur exceptionnelle s'explique sans doute par l'éboulement d'un mur fort moins épais qui, d'après ce que l'on peut observer à partir des quelques secteurs où la structure de base est plus ou moins visible, devait mesurer à peu près 1,75 m. Quant à la hauteur, elle ne devait probablement pas dépasser les 2 m. La base du mur, dans la mesure où elle est reconnaissable, semble être constituée par deux alignements de blocs posés à plat, de grandeur variable, ou, parfois, par des dalles dressées. Peut-on, pour autant, définir clairement son mode de construction ? En réalité, les restes éboulés disparates empêchent d'en dire plus, d'autant que nous n'y avons pas reconnu des restes de mortier – encore moins d'*opus caementicium* – ni de blocs de taille : tous les éléments lithiques employés dans la construction sont, comme nous l'avons indiqué, de forme et de taille irrégulières. Il s'agit donc d'un mur en pierre sèche. Sur toute son extension parcourue à pied, on n'a observé qu'une seule ouverture, d'à peu près 1,5 m de largeur. Il n'existe pas le moindre indice de tours, de bastions, ou d'autres structures défensives complexes, ni à côté de la porte ni sur le reste du parcours.



Fig. 29. Vue du grand mur.

La fonction précise de ce grand mur n'est pas facile à déterminer, au delà du fait qu'il a dû être conçu pour le passage sur toute cette zone. Mais, ni le type de matériel employé dans la construction, ni son tracé presque entièrement rectiligne, ni l'absence de tours ou autres artifices défensifs ne font penser à une muraille, du moins dans le sens strict du terme, c'est-à-dire une structure dont la fonction est de prévenir le passage d'une armée ennemie. Nous serions plutôt enclins d'y voir, avec toute la prudence requise, un obstacle destiné à empêcher ou, du moins, à rendre difficile la pénétration incontrôlée de troupeaux venant du S, qui aurait pu provoquer de forts dommages aux cultures dans la vallée d'*Althiburos* et dans la plaine de Dahmani. Un obstacle de ce type aurait possiblement suffi pour réguler la mobilité du bétail, ce qui était vital pour les agriculteurs eux-mêmes. En tout cas, l'idée que ce plateau faisait partie d'un chemin souvent utilisé par les pasteurs est solidement soutenue par la présence d'un grand nombre d'enclos de pierres, de taille variable, dont la fonction la plus vraisemblable est d'enfermer les troupeaux. Nous n'en connaissons pas la datation, mais, quoi qu'il en soit, ils ne sont plus utilisés de nos jours, du moins dans notre région.

Quant à la chronologie de ce « grand mur », il n'est pas encore possible de la préciser. La plupart du matériel que nous avons observé dans les abords est antique, mais peu de fragments sont datables. Quelques tessons semblent préromains : de la céramique modelée et deux fragments d'amphore carthaginoise, trouvés dans un amas de pierres immédiatement à l'E de l'intersection de la route avec le « grand mur », et qui pourraient remonter au III^e-première moitié du II^e s. av. J.-C. On y a également constaté la présence de matériel du Haut-Empire, plus précisément une anse d'amphore de Tarraconaise et un fragment de sigillée, probablement italique. Bien sûr, le matériel est rare et son rapport avec le mur n'est pas prouvé, mais c'est le seul indice disponible pour le moment. Aussi, et compte tenu de ces données, il nous semble possible de supposer que le mur était resté en usage depuis les derniers siècles avant l'ère chrétienne jusqu'à une époque indéterminée. Cette datation est tout à fait cohérente avec la nature de l'économie antique préromaine dans la région, car, ainsi que nous l'avons montré, l'existence à l'époque numide d'une agriculture solidement établie ne fait plus à présent l'ombre d'un doute. Du reste, la construction d'avant l'époque romaine s'accorde bien, avec l'absence de pierres de taille ou de tout type de mortier.

Signalons au terme de ce descriptif analytique de cette partie du territoire, une structure particulière, à plan absidal, située près de l'intersection du « grand mur » avec la route, immédiatement à l'E de celle-ci. La forme de ce bâtiment est différente de celle des structures funéraires, qui affectent généralement un plan circulaire. Étant donné, qu'à la différence des tumulus, bazinas, etc., il n'y a point de pierres à l'intérieur, il pourrait alors s'agir, peut-être, d'une habitation, que nous daterions plutôt de l'époque protohistorique ou numide, sans pour autant exclure – au vu du manque de matériel archéologique datable qui lui soit associé – d'autres possibilités.

Conclusion

Les campagnes de recherches de 2006 et 2007 ont montré que l'occupation du site d'*Althiburos* remonte, au moins, au VI^e s. av. J.-C., et s'est poursuivie jusqu'à l'incorporation de la ville à l'*Africa nova*, en 46 av. J.-C. Certes, la nature de cette occupation n'est pas encore bien établie, mais les documents archéobiologiques indiquent que dès le premier moment il s'agit d'une population complètement sédentaire, qui tire ses ressources vivrières d'une économie de production de type mixte, pratiquant à la fois l'agriculture – surtout la céréaliculture – et l'élevage. L'évidence de la pratique d'une métallurgie du fer fort développée conforte l'idée d'une agriculture performante, bien équipée pour des processus d'intensification et qui aurait pu, par conséquent, nourrir une population nombreuse. La dispersion du matériel préromain récolté en surface indique que le site couvrait une superficie non négligeable, de 4 ha au moins, mais il est impossible, pour l'instant, de pré-

ciser si toute cette extension était effectivement occupée au même moment. Cependant cela nous paraît tout de même probable, du moins pour la période numide tardive (II^e-I^{er} s. av. J.-C.), au vu des témoignages épigraphiques qui attestent d'ailleurs l'existence d'une organisation administrative de type incontestablement urbain. Il est même possible qu'un grand bâtiment public – peut-être de caractère commémoratif – ait existé dans la partie NO du site. La fouille a également montré que la nécropole SE fut utilisée par les habitants de ce site.

Quant aux sites d'habitation des alentours de la ville, la documentation disponible ne permet pas, pour le moment, de les dater avec précision ni d'en assurer le rapport avec les structures funéraires avoisinantes. Mais, le fait que tous perdurent durant l'époque romaine nous autorise à présumer qu'ils étaient occupés durant la période numide finale, à moins que l'on suppose une réoccupation systématique après un certain hiatus, éventualité qui ne nous paraît guère envisageable.

En somme, tout conduit à penser que les populations autochtones s'étaient installées, dès le VI^e s. av. J.-C., dans un monde socio-culturel complexe et avaient dû développer, à en croire les sources littéraires, une civilisation pleinement urbaine dès les IV^e-III^e s. av. J.-C. La question qui se pose maintenant est de savoir si ce développement économique et social est de nature essentiellement endogène ou si, par contre, le facteur colonial punique contigu y a joué un rôle important.

Si l'on en juge par le nombre des importations documentées dans les niveaux antérieurs au II^e s. av. J.-C., on a l'impression que l'influence de la civilisation punique – qui deviendra très intense par la suite – est fort limitée, ou, du moins, que les rapports commerciaux décelables à partir de notre documentation sont très peu importants. La présence de céramiques numides à engobe rouge dans les niveaux anciens pourrait, peut-être, indiquer une influence des poteries phéniciennes, qui serait limitée toutefois à ce seul aspect, car les formes et la technique de fabrication – toujours des céramiques modelées – restent purement autochtones. Sur le plan de la production agraire, il y a des chances non négligeables – mais pas la certitude – que les pépins de raisin de ces mêmes niveaux appartenaient à des plantes cultivées. Ce serait là aussi, peut-être, un indice de contact avec la civilisation punique. Rien, par contre, dans les techniques de construction – dans la mesure où elle ne nous sont connues que timidement – n'autorise à penser qu'il y ait eu d'influence extérieure. Finalement, il se pouvait que la métallurgie du fer fût introduite dans cette zone par l'influence, probablement indirecte, de la civilisation punique.

Pour ce qui est d'une possible évolution interne, il faut rappeler que les processus de sédentarisation – qui, à leur tour, entraînent l'intensification de la production et le développement de moyens technologiques avancés, telle que la métallurgie du fer – sont très souvent la conséquence de la croissance de la population. Effectivement, quand le nombre des familles augmente, il arrive un moment où les déplacements deviennent nécessairement difficiles, voire impossibles et les populations finissent par se regrouper et se fixer dans un territoire restreint, dont ils profitent et qu'ils protègent obligatoirement. Il est théoriquement admis que, si les moyens d'améliorer la technologie existent – par exem-

ple par la métallurgie du fer – et qu'on arrive à mettre en place un outillage de plus en plus performant, permettant ainsi d'augmenter la productivité et d'intensifier l'économie, une nouvelle croissance de la population devient alors possible. Ce schéma théorique peut-il s'appliquer à *Althiburos*? Si oui, y aurions-nous les indices qu'une première augmentation de la population se fût produite avant le VI^e s. av. J.-C., expliquant par conséquent, suivant ce modèle hypothétique, le caractère sédentaire de la population althiburitaine à cette date? Il faut répondre par la négative, à moins que l'on accepte la proposition de G. Camps de dater la majorité des dolmens nord-africains du Bronze Final, donc, en gros, entre la fin du III^e millénaire av. J.-C. et les premiers siècles du I^{er} millénaire av. J.-C. (Camps, 1995 : 30). Le nombre de monuments de ce type dans les environs d'*Althiburos* et ailleurs est effectivement très élevé, et pourrait indiquer une population croissante durant cette période. Mais, faute d'une chronologie précise, la question reste ouverte. Est-il besoin de dire que, seule la fouille d'une série de monuments funéraires de ce type, des datations aussi précises que possible, mais aussi l'identification et l'exploration des sites d'habitation de cette période, sont en mesure d'enrichir le dossier et d'être plus concis.

Malgré toutes ces incertitudes, nous estimons fort probable que le premier élan du processus évolutif était parti d'une dynamique de croissance de la population autochtone, mais que la métallurgie du fer avait eu aussi sans doute un rôle essentiel dans la mesure où elle rendit possible de maintenir ce niveau de la population et de l'accroître même jusqu'à atteindre la haute densité qu'attestent les sources littéraires durant les III^e-II^e siècles av. J.-C. Il semble donc que l'évolution vers la complexité socio-culturelle, a-t-elle donc résulté, probablement, de la convergence des facteurs externes et internes à la fois.

Text abreujat

Recerques sobre l'ocupació d'*Althiburos* (regió del Kef, Tunísia) i els seus encontorns en època nùmda

La recerca arqueològica sobre les poblacions pre-romanes de l'Àfrica del Nord és molt desigual, car al costat d'una arqueologia funerària relativament desenvolupada, de valuosos estudis sobre monuments singulars i d'una epigrafia que ha subministrat informació sobre l'organització política i administrativa, el coneixement sobre els jaciments d'hàbitat i sobre les formes d'ocupació del territori —d'importància crucial per al coneixement de tota civilització— resten encara molt pobres. Aquesta situació s'explica per la continuïtat d'ocupació d'una gran part d'aquests assentaments en època romana, tant si es tracta de ciutats com de nuclis de menor importància, i també per l'escassa extensió dels treballs d'excavació que han tocat aquests nivells inferiors.

Les fonts literàries —relativament abundants per als segles III-I aC— mostren així mateix que aquestes poblacions, organitzades políticament en grans monarquies, havien assolit un important nivell de complexitat sociocultural. És particularment interessant arribar a comprendre les causes i mecanismes de formació d'aquestes societats complexes, avaluant el paper que hi poden haver tingut respectivament els factors exteriors —la relació amb el món púnic— i els processos endògens de creixement demogràfic i canvi tecnològic.

És amb aquesta finalitat que l'Institut National du Patrimoine de Tunisie (INP) i la Universitat de Barcelona (a través del Grup de Recerca d'Arqueologia Clàssica, Protohistòrica i Egípcia) han posat en marxa el projecte de recerca *Evolució social i formació de l'estat nùmda: les poblacions autòctones de la regió de Sixa Veneria (El Kef, Tunísia) i les seves relacions amb la civilització feniciopúnica. Prospeccions i excavacions arqueològiques a Althiburos*, que compta amb el suport logístic de l'INP, amb el suport financer de la Generalitat de Catalunya (projecte 2006EXCAVA00011), del Ministeri

d'Educació i Ciència (projecte HUM2006-03432/HIST) i amb la col·laboració de l'Institut Català d'Arqueologia Clàssica.

L'objectiu principal del projecte és obtenir dades sobre alguns dels factors que determinen la configuració i l'evolució de les societats humanes: la densitat del poblament, la tecnologia, la intensificació econòmica, la divisió del treball i els nivells d'integració sociopolítica. Aquest objectiu obliga a desenvolupar un programa de recerca global que inclou la prospecció sistemàtica del territori i l'excavació de diversos jaciments pre-romans, utilitzant tècniques que permeten reconstruir el paleoambient i les formes de gestió dels recursos econòmics. Per aquesta raó, l'equip integra arqueòlegs i especialistes en sistemes d'informació geogràfica, paleobotànica, paleozoològica i antropològica física.

Per desenvolupar aquest projecte, hom ha escollit la ciutat d'*Althiburos* i el seu territori. Aquesta ciutat, situada a l'interior de Tunísia (fig. 1), i que domina una plana agrícola àmplia i fèrtil, amb aigua en abundància, ofereix un cas ideal d'estudi gràcies a l'existència d'importants indicis d'una ocupació humana en època nùmda; en particular, una sèrie d'inscripcions líbiques, púniques, neopúniques i bilíngües (en neopúnic i llatí), que demostren l'existència d'institucions polítiques avançades en el segle II aC i alguns elements de caràcter religiós (fig. 5). Aquestes institucions (i també pràctiques religioses), tot i estar fortament influïdes pel model cartaginès, mantenen alguns trets característics de la civilització líbica. En el territori proper s'han identificat, a més, nombroses estructures funeràries i un santuari de tradició púnica, que ha proporcionat nombroses esteles. Per altra banda, les excavacions realitzades des del començament del segle XX han permès localitzar alguns dels monuments principals

de la posterior ciutat romana i definir alguns trets de la seva estructura urbanística. Aquesta estructura conserva elements d'època anterior que també ajuden a comprendre el procés d'evolució cultural de les poblacions autòctones.

El 2006 i el 2007 s'han realitzat dos grans sondeigs a l'un i l'altre costat de l'edifici considerat tradicionalment com el capitoli (figs. 3-4 i 6), on alguns indicis suggerien l'existència d'una construcció religiosa anterior. L'excavació, per tant, permetia plantejar el problema de la continuïtat funcional i cultural del lloc. Els treballs han permès identificar algunes construccions datades entre els segles VI aC i I aC (figs. 7-8 i 11-12). Malgrat els problemes d'anàlisi i interpretació generats per la superposició d'estructures posteriors (que han destruït parcialment les més antigues i hi imposen una excavació limitada), ha estat possible distingir fases ben diferenciades: una primera ocupació estable, en el segle VI aC, amb evidències d'una activitat siderúrgica plenament desenvolupada; una sèrie de nivells del segle IV aC, que suggereixen un hàbitat més dens i complex, i finalment, diverses evidències dels segles II-I aC. Els materials ceràmics recuperats mostren que el comerç exterior no assoleix importància fins al segle II aC (figs. 9 i 12-13). En aquest moment l'assentament importa vaixel·la de vernís negre, ceràmiques comunes i àmfores, amb una procedència majoritària de l'Àfrica púnica i una presència limitada de productes itàlics. L'anàlisi del material arqueobiològic mostra, ja des del segle VI aC, una presència molt important de cereals i llegums, seguides de fruits com raïm i figues, i del lli. La fauna és representada per bòvids, ovis, caprins i porcs, a més de cèrvids.

Paral·lelament hom ha iniciat l'estudi d'una gran necròpolis protohistòrica i romana situada a SE de la ciutat, delimitant la seva extensió, la seva organització espacial i els diversos tipus de construccions funeràries (figs. 19-22). La prospecció ha permès, en particular, identificar algunes tombes preromanes i definir els seus trets estructurals. L'excavació d'una d'aquestes tom-

bes ha proporcionat dades més precises. Es tracta d'una construcció formada per grans lloses de pedra i que va ser utilitzada diverses vegades. Els enterraments eren acompanyats per un petit aixovar ceràmic que permet proposar una cronologia de segles III-I, amb una possible reutilització en època imperial.

La perifèria de la ciutat ha estat prospectada de forma sistemàtica. El mètode, inspirat en els treballs desenvolupats a altres regions de la Mediterrània en les darreres dècades, es fonamenta en la recollida no selectiva de material dins de quadrats de 10 m de costat o per camps, segons les zones, i en la localització topogràfica de tots els elements arquitectònics i epigràfics. El treball de camp es completa amb la realització d'una topografia general i l'estudi de la fotografia aèria. Les dades han estat tractades en ArcGis per crear mapes de distribució per èpoques (figs. 23-24). Els resultats indiquen una forta concentració de materials preromans en el sector NO de la ciutat, constituït topogràficament per una llengua de terra delimitada per dos rierols, però també es recullen materials d'aquest tipus en altres sectors, de manera que l'assentament nùmid podria haver ocupat una superfície d'unes 4 ha, o fins i tot de 7-8 ha si s'estenia fins a la necròpolis. En aquest sector NO es documenta també l'existència d'un gran edifici públic, potser amb una funció commemorativa, que podria remuntar al període nùmid (fig. 25, 1 i 26).

Els treballs de prospecció sistemàtica de la resta del territori de la ciutat es limiten, ara per ara, al sector que s'estén al N, cap a la gran plana d'Ebba-Ksour. Aquí s'han identificat diversos llocs ocupats en època nùmid i que continuen tenir una funció militar, però la majoria correspon a assentaments agrícoles. També s'han localitzat nombroses estructures funeràries; en algun cas formant veritables necròpolis (fig. 26). D'altra banda, la realització de la topografia del sector de la vall que s'estén al sud de la ciutat ha permès documentar l'existència de més de cinquanta dòl-

mens (fig. 27), a més d'un gran mur que possiblement va servir, creiem que des d'època nùmidà, per a evitar el pas incontrolat de ramats i protegir els conreus (fig. 28).

Les campanyes d'excavació realitzades el 2006 i 2007 han demostrat, en resum, que l'ocupació d'*Althiburos* remunta, com a mínim, al segle VI aC, i que es perllonga més enllà de la incorporació de la ciutat a l'*Africa Nova*, fins al període bizantí i possiblement medieval. Ara per ara, no es poden precisar totalment les característiques d'aquesta ocupació, però les dades recollides mostren que era protagonitzada per una comunitat plenament sedentària, amb una economia mixta que combinava l'agricultura (centrada en la cerealicultura) i la ramaderia. Les evidències d'activitat siderúrgica reforcen la idea d'una agricultura intensiva plenament desenvolupada, capaç d'alimentar una població nombrosa, tal com demostra l'extensió de l'assentament (4 a 7 ha) i l'existència d'un poblament dispers de densitat considerable.

Sembla, doncs, que, com a mínim en el segle VI aC, les poblacions autòctones havien iniciat un

procés de creixent complexitat sociocultural. Aquest procés és probablement el resultat de la convergència de factors interns i externs. Efectivament, l'existència de nombrosos dòlmens, un tipus d'estructura que es tendeix a datar del Bronze final, suggereix un increment important de la població entre la fi del II mil·lenni i els primers segles del I mil·lenni aC, que possiblement hauria forçat la sedentarització de la població i una primera intensificació econòmica. El desenvolupament de la siderúrgia hauria permès una segona intensificació i l'increment de la capacitat de càrrega del territori, imprescindible per al desenvolupament d'assentaments de característiques urbanes com el que comença a configurar-se en el segle VI aC, i que probablement estava plenament constituït en els segles IV-III aC. El reduït volum d'importacions amb anterioritat al segle II aC sembla indicar que el contacte amb el món púnic va tenir un paper molt limitat en aquests processos, però és, amb tot, molt possible que el coneixement de la metal·lúrgia del ferro fos introduït, directament o indirecta, des dels assentaments colonials.

Bibliographie

- BINTLIFF, J.L. et SNODGRASS, A.M., 1985, The Boeotia Survey, a Preliminary Report: the First Four Years, *Journal of Field Archaeology* 12, 123-161.
- BROODBANK, C., 1999, Kythera Survey: Preliminary Report on the 1998 Season, *The Annual of the British School at Athens* 94, 191-214.
- CAMPS, G., 1961, *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Arts et Métiers Graphiques, Paris.
- CAMPS, G., 1995, Les nécropoles mégalithiques de l'Afrique du Nord, in P. TROUSSET (ed.), *Monuments funéraires, institutions autochtones en Afrique du Nord antique et médiévale*, VIe Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (Pau, octobre 1993), Éditions du CTHS, Nancy, 17-30.
- CAVANAGH, W., CROUWEL, J. CATLING, R.W.V. et SHIPLEY, G., 2002, *Continuity and Change in a Greek Rural Landscape. The Laconia Survey I* (BSA Suppl. 26), Londres.
- CHERRY, J.F., DAVIS, J.L. et MANTZOURANI, E., 1991, *Northern Keos in the Cycladic Islands from Earliest Settlements until Modern Times* (Monumenta Archaeologica 16), Los Angeles.
- ENNAÏFER, M., 1976, *La cité d'Althiburos et l'édifice des Asclepieia*, Tunis.
- FERCHIOU, N., 1990, Habitats fortifiés pré-impériaux en Tunisie antique, *Antiquités Africaines* 26, 43-86.
- FERCHIOU, N., 1991, Le Kbor Klib (Tunisie), *Quaderni di Archeologia della Libia* 14, 45-97.
- FORSÉN, J. et FORSÉN, B., 2003, An Arcadian Mountain Valley from the Palaeolithic Period until Modern Times, *Acta Instituti Atheniensis Regni Sueciae* 4.°, 51, Stockholm.
- GHAKI, M. et KHANOUSSI, M., 1995, Le panthéon numide: un nouveau document de Borj Hellal, Actes du IIIe congrès international des études phéniciennes et puniques (novembre 1991), vol. II, Tunis, 171-175.
- GHAKI, M., 1999, *Les haouanet de Sidi Mhamed Latrech*, Tunis.
- GHAKI, M., 1993, L'organisation politique et administrative des Numides, *A la croisée des études libyco-berbères, Mélanges offerts aux professeurs Galand Geuthner*, Paris, 89-101.
- GHAKI, M., 2002, Stèles libyques et néopuniques de Tunisie, in M. KHANOUSSI, P. RUGGERI et C. VISMARA (eds.), *L'Africa Romana XIV*, Sassari, 1661-1678.
- KRANDEL-BEN YOUNÈS, A., 2002, *La présence punique en pays numide*, Institut National du Patrimoine, Tunis.
- Kythera Island Project (KIP)*, www.ucl.ac.uk/kip/index.php.
- LÉVÈQUE, P., 1999, Avant et après les princes. L'Afrique mineure de l'Age du fer, in P. RUBY (dir.), *Les princes de la protohistoire et l'émergence de l'état*, Centre Jean Bérard-École Française de Rome, Naples-Rome, 153-164.
- LUND, J. et BERG NIELSEN, M., 2000, The late and neo Punic Periods in the Segermes Valley, Northern Tunisia, in M. E. AUBET et M. BARTHELEMY (eds.), *Actas del IV Congreso internacional de estudios fenicios y púnicos* (Cadix, 2-6 octobre 1995), vol. 3, 1205-1216.
- POINSSOT, C., 1959-1960, *Suo et Sucubi, Karthago X*, 93-129.
- POINSSOT, L., 1942, Une inscription de Souani el-Adari, *Revue Tunisienne* 125-140.
- RAKOB, F., 1979, Numidische Königsarchitektur in Nordafrika, in H.G. HORN et Ch.B. RÜGER (eds.), *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara*, Rheinland Verlag, Cologne, 119-171.
- RAKOB, F., 1983, Architecture royale numide, *Architecture et société de l'archaïsme grec à la fin de la république romaine*, Actes du Colloque international organisé par le Centre National

de la Recherche Scientifique et l'Ecole Française
de Rome, Rome 2-4 décembre 1980, Rome,
325-338.

*THE THESPROTIA EXPEDITION, A Regional
Interdisciplinary Survey Project in Northwestern*

Greece, [www.finninstitute.gr/Thesprotia/texts/
Introduction.htm](http://www.finninstitute.gr/Thesprotia/texts/Introduction.htm)

WISEMAN, J. et ZACHOS, K. (eds.), 2003,
Landscape Archaeology in Southern Epirus, Greece,
I (Hesperia Suppl. 32), Athènes.